Pascal Garnier

M'sieur Victor

Yaka books
EDITIONS

M'sieur Victor

Pascal Garnier

1

-Vous pouvez me le garder cinq minutes? Je vais acheter des cigarettes en face. Merci!

Sans me laisser le temps de répondre, la jeune femme se faufile entre les voitures qui démarrent en rafale, et disparaît de l'autre côté du boulevard. Dans sa poussette, l'enfant me fixe, sourcils froncés, une moue de bouddha contrarié sur les lèvres.

-C'est pas vrai!

Les gosses, les petits frères, les petites sœurs, les couches sales, les biberons, j'en ai jusque là!

C'est à cause d'eux que j'ai fichu le camp de chez moi, à Lille, ce matin. Et voilà qu'à peine débarqué dans cette ville que je connais pas, on me colle un bébé dans les pattes. Une vraie malédiction! Heureusement, ce n'est que pour cinq minutes. Mais dix minutes passent... Qu'est-ce qu'elle fiche? Elle achète tout le tabac ou

quoi? Le gamin darde toujours sur moi ses grosses pupilles noires, qui ressemblent à ces boules de plomb qu'on balance du haut des grues pour ébouler les vieux pans de mur. Deux ou trois fois, du bout du doigt, j'essaie de lui tirer un sourire en lui chatouillant le menton, mais en vain.

À présent, ça fait plus d'un quart d'heure que cette mère indigne m'a laissé en plan et je commence à m'inquiéter sérieusement. C'est la première fois que je mets les pieds dans cette foutue ville de Valence et, je m'y suis arrêté, c'est bien malgré moi. Ce matin, j'ai sauté dans le premier TGV en direction du sud dans l'espoir de gagner Marseille. De là, j'aurais pris un bateau pour n'importe où, mais loin. Je n'en peux plus de jouer les nounous, de me coltiner les corvées ménagères, de faire la boniche. Ma mère travaille la nuit et dort le jour, elle est toujours épuisée. On ne fait que se croiser. Quant à mon père, il a disparu sans laisser d'adresse à la naissance de mon dernier petit frère. À quatorze ans, ce n'est

pas vraiment la vie qu'on souhaite. Alors, sous un prétexte quelconque, j'ai demandé à la voisine de s'occuper de la marmaille et je me suis enfui avant l'arrivée de ma mère. Je sais, ce n'est pas joli-joli, mais j'étouffais. Il fallait que je respire, que j'aille voir ailleurs si j'y suis, même au bout du monde!

Mais je ne pensais pas qu'il serait si près, le bout du monde. Bien évidemment, j'ai pris le train sans payer et, quand la casquette du contrôleur est apparue à l'autre bout du wagon, il m'a fallu descendre. À valence.
Vingt minutes que je poireaute! Mais qu'est-ce qu'elle fiche? Les parents, je vous jure... On ne laisse pas son enfant à n'importe qui! On n'a pas demandé à venir au monde, nous! Eux non plus peut-être?...
Bon, ça ne me dit pas ce que je dois en faire, de ce bébé. N'y tenant plus, j'empoigne la poussette et traverse le boulevard. À part le buraliste moustachu, il n'y a personne d'autre à La civette du parc.

-Excusez-moi, monsieur, vous n'auriez pas vu une jeune dame blonde avec un tee-shirt rouge?
-Possible.
-Il y a un quart d'heure. Blonde, un tee-shirt rouge et des lunettes noires.
-Des gens, j'en vois défiler à longueur de journée. S'il fallait que je me souvienne de tous! Ça rentre d'un côté et ça sort de l'autre. Désolé, mon gars.
-Bon, merci.
La sueur me coule dans le dos. Se retrouver tout seul, au coucher du soleil, dans une ville inconnue, ça peut être angoissant. Mais avec un marmot sur les bras dont je ne connais même pas le nom, je vous assure que c'est pire. Je fais trois fois le tour du pâté de maisons, en scrutant les terrasses de café à la recherche de la blonde au tee-shirt roue. Rien. L'enfant se laisse transbahuter, l'œil sec, pouce en bouche, pareil à une chose, un paquet. Il ne sourit pas, ne pleure pas, ne me quitte pas des yeux. Il me fait presque

peur. Le soleil vient de basculer derrière la montagne violette surmontée d'u château en ruine qui se dresse comme une dent sur le ciel incandescent. J'ai faim, soif, envie de faire pipi et sommeil.

-Qu'est-ce que je vais faire de toi?

On dirait qu'il est en cire. Aucune réaction. Je le fouille dans l'espoir de découvrir sur lui un indice, une médaille, quelques choses qui me permettrait de l'identifier. Au passage, je constate que sa couche est toute mouillée. ça me déprime.

Je m'assieds sur un banc, face à un kiosque entouré de jets d'eau. Au fond de mon sac je retrouve un biscuit, un seul, que je casse en deux: une moitié pour le moutard, qui se met aussitôt à le suçoter, et l'autre pour moi.

-T'as une bonne bouille, mais t'es pas causant. Bien sûr, je pourrais te déposer chez les flics, mais alors, bonjour les emmerdements. Je pourrais aussi t'abandonner au coin de la rue, seulement je n'arriverais plus à me regarder en face de toute ma vie.

Alors, qu'est-ce que tu proposes, hein?
Un gargouillement suivi d'une odeur nauséabonde venant du fond de la poussette est sa seule réponse. Il me reste vingt euros. Juste avant la fermeture d'une supérette, j'achète un paquet de couches, une canette de soda, un petit pot épinards-jambon et un cake aux fruits. La nuit est douce. Un croissant de lune lui donne l'air de rigoler. Il n'y a pourtant pas de quoi.

2

Dans un parc, j'ai trouvé un petit coin de pelouse pour changer le gosse, qui se laisse faire sans broncher. Il faut dire que j'ai de l'expérience. Des piafs me regardent opérer avec beaucoup d'attention. Il fait bon. Il me plaît bien, ce parc, avec ses grands arbres, son herbe moelleuse. Je suis en train de me dire que se serait l'endroit idéal pour passer la nuit, quand un gardien se pointe en me lorgnant d'un sale œil.

-On va fermer. C'est pas une heure pour promener son petit frère.

-Il arrivait pas à dormir. Je lui faisais prendre l'air. On crève de chaud.

-Ouais. Ben, il est temps de rentrer.

-J'y vais. Bonsoir, m'sieur.

En d'autres circonstances, j'aurais sans doute trouvé ça joli, mais là, non. Je l'ai même en horreur, cette ville, malgré ses petites places coquettes, plantées de vieux platanes, sous lesquels des gens dînent en

riant aux terrasses des restaurants. L'odeur des grillades me fait monter l'eau à la bouche et les larmes aux yeux. Je ne sais pas combien de fois je passe et repasse en poussant mon fardeau à roulettes. Je ne sens plus mes pieds. J'ai l'impression d'être un rat de laboratoire perdu dans un labyrinthe. Craignant de me faire repérer dans les lieux fréquentés, je m'engage dans un dédale de ruelles obscures, en quête d'un trou où je pourrais m'effondrer, dormir et oublier, ne serait-ce qu'un instant, ma piteuse situation. Bientôt, ce ne sont plus des ruelles que j'arpente sous le regard inquiétant des sculptures qui ornent les façades, mais des boyaux de plus en plus étroits. Le môme, lui, dort à présent, digérant comme un bienheureux le petit pot que je lui au donné à manger sous les arbres du parc. Je m'imagine même en train de le faire rôtir à la broche, comme un cochon de lait, quand je tombe en arrêt devant le porche d'une grande bâtisse. À la lueur d'une lanterne de cuivre, je lis sur

une plaque: SECOURS CATHOLIQUE. Juste à côté, une sonnette. Suffit d'appuyer dessus, de laisser la poussette bien en vue et de courir à toutes jambes. Ce n'est peut-être pas glorieux mais, bon, j'aurai fait mon devoir. Là, au moins, on s'occupera de l'enfant. Je ne suis coupable de rien et j'ai le droit de vivre, non?

J'approche mon pouce du bouton quand le gosse se met à hurler si fort qu'un peu partout des fenêtres s'allument le long de la rue. Je détale aussi sec en entraînant avec moi la poussette dans une course folle. J'entends une voix derrière moi:

-On me vole ma BM, Arlette, appelle la police!

Je prends à gauche, à droite et encore à gauche et encore à droite... Le gosse ne coupe sa sirène que lorsque je débouche en haut d'une venelle, dont les escaliers descendent vers des profondeurs abyssales. Je suis à bout de souffle, tremblant des pieds à la tête. Le sang me bat les tempes.

-T'es cinglé! T'as ameuté tout le quartier.

Mais qu'est-ce que je t'ai fait?
Pour la première fois, l'enfant me gratifie d'un beau sourire, aussi large que celui de la lune.
-C'est bien ce que je dis, t'es cinglé!
Puis je m'assois sur la première marche de l'escalier en attendant que mon cœur reprenne un rythme de croisière.
-Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes. C'est bien fini, c'est pour toujours, de cette guerre infâââme...
La chanson, entonnée d'une voix rauque, monte les escaliers, rythmée d'un pas lourd qui résonne sur les marches de pierre.
-C'est à Craonne sur le plateau qu'on va laisser not'peau...
Qu'est-ce que tu fais là, toi?
Dans un halo de la lanterne, une tête de vieux lion m'apparaît. Entre la crinière blanche des cheveux et la broussaille de la barbe, surgit un énorme nez, encadré de deux yeux incandescents.
-Rien. Je regarde.
-Quoi?

-La nuit. Le château en face.
-Mouais... Pousse-toi un peu que je m'assoie. Saleté d'escalier. Il est plus haut chaque jour.
L'homme est d'une corpulence hors du commun, une vraie barrique. Il sort un mouchoir douteux de sa poche et s'éponge le front en soufflant comme un bœuf. Puis, jetant un œil sur la poussette:
-Et celui-là, qui c'est?
-Mon petit frère.
-Ah. Alors, comme ça, tu regardes Crussol avec ton petit frère à minuit?
-Oui. Il s'appelle Crussol, le château?
-T'es pas d'ici, toi?
-Non. Je suis en vacances.
-Ben voyons! Au grand hôtel, sans doute?
-Non. Qu'est-ce qui vous fait rire?
-Rien. C'est beau, Crussol sous la lune, pas vrai?
-Oui. Il est quand même sacrément en ruine.
-Et alors? Tu préférerais un gratte-ciel en béton? Comment tu t'appelles?

-Simon.
-Et ton petit frère?
-Euh...Victor.
(J'ai dit: "Victor" parce que c'est boulevard Victor-Hugo que la blonde au tee-shirt rouge m'a fait ce cadeau empoisonné.)
-C'est pas vrai! Moi aussi. Victor de Montéléger, ultime descendant d'une illustre famille, noblesse d'épée qui remonte aux croisades. Mon ancêtre, Poton, s'est illustré lors de la première, la plus belle!
D'un seul coup, il se lève, tend le bras vers le croissant de lune et se met à hurler à pleins poumons:
-Montjoie Saint-Denis! Montjoie Saint-Denis!
Une fenêtre s'ouvre et une voix exaspérée gronde:
-Victor, tu va nous foutre la paix, oui? Y en a qui se lèvent tôt le matin, on voudrait dormir!
-T'auras toute l'éternité pour dormir! C'est moi qui veille sur vous, bande de gueux!
-Va te coucher, Victor, ou j'appelle la po-

lice!
-Ça va! Ça va! Il est minuit, bonnes gens, dormez!
Au mot “police”, je me suis redressé, prêt à détaler. Mais le gros homme se calme et la fenêtre se referme.
-Dire qu’on a protégé ces manants pendant des siècles. Même à la révolution, on s’est mis de leur côté. Hugues de Montéléger a été le seul aristocrate de la région à se rallier à leur cause. Ça ne l’a pas empêché de se faire zigouiller. Enfin c’est comme ça, tous des ingrats. J’ai une petite faim, moi, pas toi?
-Ben...
-Si t’es pas pressé de rentrer dans ton quatre-étoiles, je t’invite à partager mon souper. J’habite juste là, la grande baraque.
J’hésite un instant, pas longtemps. Le bonhomme est un peu extravagant, mais il n’a pas l’air méchant. Et puis, je crève de faim et j’ai envie de me poser quelque part. Je n’ai pas trop le choix.
-Pourquoi pas?

Passé la porte cochère, on ne sait plus trop où l'on est. Il fait un noir suie. Ça sent le champignon et le pipi de chat. Le plafond doit être très haut parce que nos pas résonnent comme dans une église.

-L'ampoule du hall est grillée. Faudra que je la change. Suis-moi, mais fais attention où tu mets les pieds, c'est un peu encombré.

Parfois, en passant devant une fenêtre, la clarté de la lune dévoile un invraisemblable chaos d'objets non identifiables qui s'amoncellent à des hauteurs vertigineuses. Enfin, nous pénétrons dans une vaste cuisine désordonnée, éclairée par une pauvre ampoule de quarante watts, pendant toute nue au bout d'un fil.

-Assieds-toi, mets-toi à l'aise. J'ai un jambon du tonnerre de Dieu, un pot d'olives préparées par mes soins, un picodon de chèvre et un petit Viognier pour arroser tout ça.

Tandis qu'il farfouille dans ses placards, je prends la chaise la moins bancale et cale

la poussette contre la table. Victor, le petit, celui que je viens de baptiser quelques minutes plus tôt, s'est réveillé. Ses yeux, pareils à des phares, balaient le plafond strié de larges poutres, reliées entre elles par des drapés de toiles d'araignée. Ça n'a pas l'air de lui faire plus d'effet que quand il contemplait les étoiles, tout à l'heure dans le parc. Puis il commence à se tortiller en mordillant son poing. Il a peut-être faim? Les bébés ont toujours faim.

-Vous n'auriez pas un peu de lait?

-Du lait?... Ne prononce jamais ce mot là ici, malheureux!

-C'est pour mon petit frère...

-J'ai bien mieux que ça. Regarde. Tu vois cette miche de pain, cette huile vierge... C'est du soleil en bouteille, mon gars!

Le vieux trempe alors un morceau de pain dans l'huile et le tend au gosse, qui s'en empare et se met à le téter goulûment.

-L'alliance de la terre et du soleil. C'est comme ça que j'ai été nourri, depuis ma plus tendre enfance, et regarde le résultat,

soixante-huit ans et toutes mes dents! Solide comme un roc! Et pourtant j'aurais pu mourir cent fois! Le paludisme en Asie, le choléra en Afrique, sans compter les blessures... Vise un peu!

Il se débarrasse de sa chemise, me présente son torse tatoué comme un livre d'images, et me tourne le dos. Trois cicatrices violettes forment un triangle sous son omoplate gauche.

-Alors, qu'est-ce que t'en dis, p'tit gars?

-Pourquoi vous avez été blessé dans le dos? Vous vous enfuyiez?

-Mais non, imbécile! On s'était fait prendre en traître. Bon, allez, mange.

-Oui, m'sieur.

-Appelle-moi Victor.

-C'est pas pratique. Avec mon petit frère, on va pas s'y retrouver.

-Alors, appelle-moi m'sieur Victor.

-D'accord.

Le jambon est fameux, tout comme les olives, le pain et le fromage. Le vin l'est peut-être aussi, mais je n'en bois pas. En

revanche, m'sieur Victor écluse la bouteille sans sourciller. Le petit Victor offre aux anges un sourire barbouillé d'huile d'olive, les yeux clos, les narines frémissantes d'un léger ronflement.

-Vous avez beaucoup voyagé?

-Ça, on peut le dire! La Légion, mon gars, la Légion! Saigon, Tombouctou, Djibouti... C'était le bon temps... Un jour, j'étais en patrouille...

Ce n'est pas que ça ne m'intéresse pas, mais j'ai tellement sommeil que Tombouctou, Saigon, Djibouti, tous ces noms de villes se mettent à tourner dans ma tête comme de grands soleils jaunes, des roues dorées qui m'entraînent loin, loin... La grosse patte de m'sieur Victor sur mon épaule me réveille en sursaut.

-Dis doc, mon gars, tu pourrais peut-être passer la nuit ici. C'est sans doute moins confortable que ton palace, mais ça a le mérite d'exister. Allez, viens. Je vais te montrer ta chambre.

3

C'est quoi, ce truc au-dessus de ma tête: une voile gonflée par le vent du large? Une immense toile d'araignée? Non, juste une moustiquaire en lambeaux... Je me souviens à peine de l'endroit où je me suis écroulé la veille. Il faisait noir, j'étais mort de fatigue. Toute la nuit j'ai bourlingué, de Saigon à Tombouctou en passant par Djibouti, aussi me faut-il un certain temps pour regagner la terre ferme.

Des rayons de soleil filtrant par les fentes des volets tracent des échelles de lumière sur les murs de la chambre. Je me redresse d'un bond. Le gosse, où est le gosse? La poussette au pied du lit est vide. Il flotte dans l'air des effluves de café. J'enfile mon jean et me rue vers la cuisine. Le petit Victor, sanglé sur une chaise, radieux et barbouillé de confiture jusqu'aux yeux, mâchouille un bout de pain, tandis que m'sieur Victor s'affaire au fourneau en fre-

donnant:
-Ah, les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois, ça fait d'la bonne soupeee! Tiens, te voilà, toi? Passé une bonne nuit?
-Quelle heure il est?
-L'heure des braves. Assieds-toi. Il y a du café chaud. Fais-toi une tartine.
Les yeux encore collés de sommeil, je me sers un bol de café et tranche le pain. Le môme me sourit en frappant le bord de la table de sa petite main potelée.

-Qu'est-ce que vous faites?
-La soupe de ton petit frère, pardi! C'est que ça consomme à cet âge-là. Goûte ma confiture de figues, ton frangin l'a adorée.
Délicieuse! Par la fenêtre, le château de Crussol tremble dans les brumes de chaleur. Le ciel est étourdi de soleil.
-Va faire chaud, aujourd'hui. Voilà, c'est prêt. On va laisser refroidir un peu. Sers-moi donc un bol de café.
M'sieur Victor est torse nu; à chaque mouvement, les innombrables tatouages sur sa

peau prennent vie comme dans un dessin animé. Il s'installe face à moi, avale un gorgée, s'essuie la barbe d'un revers de main et plante ses yeux dans les miens, les coudes sur la table:

-Bon, si tu me disais d'où vous sortez, toi et ton petit frère?

-Mais... Je vous l'ai dit...

-Me prends pas pour une truffe. Je ne suis pas né d'hier. C'est quoi ton problème?

Je ne le connais pas, ce bonhomme, mais quelque chose me souffle que je peux lui faire confiance. D'un bloc, je lui déballe mon histoire en changeant juste un peu le début. Je n'ai pas très envie de lui dire que j'en avais ras le bol de torcher mes petits frères et sœurs. Je lui raconte que je suis orphelin et que je me suis enfui d'un foyer où j'étais trop malheureux. Mais pour le reste, la blonde, la poussette, le tabac, je donne tous les détails. Quand j'ai fini, il hoche la tête en silence, bascule sur sa chaise, croise les mains derrière sa nuque en sifflant:

-Eh ben, dis donc! Je me doutais bien que tu étais dans la mouise, mais à ce point-là...
Les yeux baissés, je roule des boulettes de mie de pain pour me donner bonne contenance. M'sieur Victor se lève et ébouriffe sa tignasse debout devant la fenêtre. Puis il se retourne.
-Bon, écoute. Je vais aller faire un tour en ville. Toi, tu restes là et tu t'occupes du pitchoun. J'en ai pour une heure, pas plus. T'inquiète pas, je ne vais pas te balancer. La salle de bains, c'est la dernière porte au bout du couloir, à droite. À tout à l'heure.

La salle de bains ressemble à un sous-marin russe. Toute rouillée, avec les tuyaux qui vibrent dès qu'on ouvre un robinet. Mais il y a de l'eau. Mon petit frère a vraiment une bonne nature, il se laisse baigner et changer en gazouillant. Son short et son tee-shirt sont maculés de taches d'huile et de confiture. Il faut les laver. J'ouvre des placards en quête d'un truc à lui passer en

attendant que ses vêtements sèchent. Quel fouillis! On trouve tout et n'importe quoi là-dedans: des piles de draps et de linge qui n'ont sans doute pas servi depuis des siècles. Enfin, je mets la main sur une robe de petite fille, rose, avec des volants. Elle est à peu près à la taille de mon Victor. À cet âge, un garçon s'en fiche d'être habillé en fille. Ensuite, je le ramène à la cuisine, lui fait avaler sa soupe et le dépose dans sa poussette, où il s'endort instantanément. J'en profite pour retourner à la salle de bains et prendre la meilleure douche de ma vie. L'eau me débarrasse de toute cette foutue croûte de cauchemar sous laquelle j'étouffe depuis la veille. Comme c'est bon de se sentir propre, comme neuf!

La cuisine donne sur une terrasse éclaboussée de soleil. Dans un coin, une tonnelle recouverte de vigne vierge offre un havre de fraîcheur. Après avoir installé la poussette à côté, je grimpe dedans. L'ombre du treillage forme une dentelle de lumière sur ma peau. Je me laisse bercer. Une

haleine de vent léger sèche mes cheveux mouillés. Victor ronfle comme un petit cochon à mes côtés. Un insecte vrombit. Je suis peut-être dans la mouise, comme dit m'sieur Victor, mais à cet instant, qu'est-ce que je me sens bien!

4

-Bon sang, quelle chaleur! Range tout ça dans le bac du frigo. Fait soif!

M'sieur Victor dépose sur la table un cageot débordant de légumes et de fruits qui embaument aussitôt la cuisine. On se croirait dans un jardin. J'entasse melons, courgettes, aubergines et autres tomates pendant que m'sieur Victor vide coup sur coup deux grands verres de vin frais. Puis il se laisse choir sur une chaise, qui gémit en ployant des quatre pieds sous son poids.

-Dis donc, Simon, tu ne m'aurais pas raconté des salades, des fois?

-Je vous jure que non, m'sieur!

-Je te demande pas de jurer. Je te pose la question, c'est tout. Je suis passé voir un vieux copain journaliste au Dauphiné. Aucune déclaration de disparition d'enfant dans la région. Alors, si c'est pas un enlèvement, c'est un abandon.

M'sieur Victor tortille les poils de sa bar-

be, sourcils froncés, perplexe.
-Quand on veut se débarrasser de son enfant, on s'y prend autrement, je ne sais pas, moi, on le laisse devant une église, un hôpital... Mais pas au premier venu, et pas à un orphelin, en plus! Mais ça, elle pouvait pas le savoir. La vie vous joue de ces tours quand même... C'était devant quel tabac, déjà?
-La civette du parc, boulevard Victor-Hugo.
-Oui, je vois où c'est. Bon, ce soir, à la fraîche, on ira faire un saut là-bas. On ne sait jamais. Peut-être que la mère aura eu des remords? En attendant, ratatouille et sieste. À ce propos, qu'est-ce que tu penses, de mon hamac?
-Génial!
-Je l'ai rapporté de Guyane. Tissé à la main par les Indiens! J'en ai un autre. Si tu veux, je te l'accrocherai tout à l'heure. Oh!... J'entends que ça se réveille à côté.
Le petit Victor a presque autant de coffre que le vieux. Je le ramène à la cuisine, mais

en le voyant vêtu de la petite robe rose, le visage de m'sieur Victor se ferme soudain comme un poing.

-Où t'as trouvé ça?

-Dans une armoire. Ses habits étaient sales...

-Enlève-lui ça tout de suite!

-Mais je...

-Tout de suite, je te dis! Enveloppe-le dans un torchon, du papier journal, ce que tu voudras, mais retire-lui cette robe!

-D'accord, d'accord.

Il a les larmes aux yeux. Ses grosses limaces de lèvres tremblent dans sa barbe. Sur son visage bouleversé, je crois lire plus de peine que de colère.

5

-Je suis désolé, m'sieur Victor.
-Pourquoi?
-Pour la robe.
-Ça va, laisse tomber. Bon sang, il est dix-neuf heures et il fait encore une chaleur de four!
C'est l'heure de la sortie des bureaux. Les employés se pressent sur le boulevard, les hommes, apoplectiques, portent leur veste sur le bras, cravate dénouée, les femmes, écarlates, tirent sur l'échancrure de leur corsage. Le goudron fond sous les pieds. L'enfant, dans sa poussette, balbutie des sonorités mouillées, coiffé d'un magnifique chapeau de Napoléon confectionné par m'sieur Victor avec le journal du jour.
-Vous croyez qu'on va la retrouver?
-Va savoir? En attendant, ça promène le petit.
Ah, voilà le tabac! Attends-moi devant, j'ai envie d'un bon cigare.

Ça me fait bizarre de me retrouver là. J'ai l'impression de revivre les événements d'hier, comme si la même journée se répétait, réveillant mon angoisse. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas, et c'est avec soulagement que je vois m'sieur Victor ressortir du bureau de tabac, un gros cigare planté au coin de la bouche.

-Alors?

-Alors rien. Le buraliste ne se souvient pas. Les clients, ça va, ça vient... Des anonymes qui ne font que passer: on ne se parle plus, on ne se connaît plus, on se zappe les uns les autres, comme à la télé. La vie fantôme, quoi. Tiens, tu vois ce magasin de téléphones? Eh bien, il y a six mois encore, c'était la mercerie de Mme Deniau. Je l'aimais bien. Je lui achetais de la passementerie pour garnir les vieux fauteuils que je retape. Je pensais qu'elle était là pour l'éternité. On prenait le temps de discuter, on se donnait des nouvelles des uns, des autres. Et puis, du jour au lendemain, hop, plus de Mme Deniau! Des téléphones à la

place... Et pour appeler qui? Pour se dire quoi? Un monde d'orphelins, voilà où on vit! Mais vous en faites pas, mes poussins, je suis là, moi. Vous n'êtes pas seuls.

Une vague de honte me monte au front. C'est ça le problème, avec les mensonges. Une fois qu'on a commencé, on ne peut plus revenir en arrière, comme emporté par le courant d'un fleuve. Qu'est-ce qui m'a pris de lui raconter que j'étais orphelin? Maintenant, je me sens aussi coupable que si j'avais tué ma famille.

-Ça ne va pas, Simon? T'es tout rouge.

-La chaleur...

-T'as raison, rentrons.

Le ciel est criblé d'étoiles. Le petit Victor dort dans le berceau que m'sieur Victor lui a fabriqué: un grand panier d'osier, suspendu par des cordelettes aux poutres de la tonnelle. Il m'a installé son deuxième hamac, si bien que tous les trois, on se balance dans les airs. Il flotte encore des parfums de barbecue, des délicieuses grillades que nous avons dévorées sue la terrasse

comme des cannibales. En face, le château de Crussol dresse les ruines blanches de son donjon, défiant la nuit et le Rhône qui coule, paisible, à ses pieds.

-Dis donc, demain c'est dimanche.

-Oui. Et alors?

-Alors, on se lève tôt!

-Ah bon?

-Eh oui. Boulot, boulot. Y en a qui travaillent la semaine et se reposent le dimanche ; moi, c'est le contraire. Je fais l'antiquaire, la brocante. Demain, il y a un vide-grenier au bord du Rhône, à Guilherand. Tu me donneras un coup de main pour remplir le camion et installer le stand.

-Pas de problème. Qu'est-ce que vous vendez?

-Des miettes de mon passé, des trucs que j'ai rapportés de mes voyages et puis d'autres que je ramasse, ici et là. Rien que du vieux. Bon, faut dormir à présent.

-Bonne nuit, m'sieur Victor.

Je ne sais pas qui des deux ronfle le plus fort, m'sieur Victor ou le petit, mais ça ne

m'empêche pas de m'endormir, bercé par le léger roulis du hamac et caressé par l'air bleu de la nuit.

6

Le camion de m'sieur Victor est aussi vétuste que ce qu'il contient. À chaque chaos de la route, je m'attends à ce qu'il tombe en morceaux. La cabine empeste le diesel et l'huile de vidange. Les sièges crevés laissent échapper une mousse jaune et des ressorts rouillés. Il faut hurler pour se parler à cause des rugissements du moteur et des cliquetis de ferraille bringuebalante. Pourtant, le petit Victor, blotti dans mes bras, poursuit sa nuit comme si de rien n'était. Il faut dire qu'on s'est levés à cinq heures pour entasser tout un bric-à-brac à l'arrière du camion. À six heures, nous stoppons devant la grille du terrain communal de Guilherand, où doit se tenir le marché aux puces. Il y a déjà trois camionnettes devant nous. M'sieur Victor m'a expliqué qu'il faut arriver dans les premiers pour dégotter une bonne place. Nous en trouvons une, ni trop près ni trop loin de

l'entrée, idéale d'après l'expert. On se met à décharger les plus gros meubles, puis à dresser le stand, une planche sur deux tréteaux. Enfin, au bout d'une heure d'installation, m'sieur Victor déploie un immense parasol.

-C'est que ça va cogner, aujourd'hui. Bon, voilà, y a plus qu'à attendre... Va promener le gosse au bord du fleuve, on n'aura personne avant huit heures.

Des pêcheurs ouvrent leur pliant, montent leurs cannes à pêche en sifflotant. Des canards rident la peau du fleuve en battant des ailes. Leurs coin-coin stridents émerveillent le môme, qui bat des mains en regardant avec des yeux ronds. Le soleil fait des étincelles entre les branches des arbres. Un dimanche bien tranquille s'éveille en bâillant. Quand je reviens, des dizaines d'autres stands ont poussé comme des champignons un peu partout, formant des allées. M'sieur Victor feuillette un journal en se balançant dans un rocking-chair.

-On va avoir du monde, mon gars. Une

bonne journée, je le sens. Et si on se cassait un petite croûte avant le coup de feu?
D'une glacière portative il sort une bouteille d'eau fraîche, une autre de vin blanc, un saucisson, du fromage et des fruits. Les gens commencent à arriver en remontant les allées à pas lents, pointant du doigt un objet, en soupesant un autre, s'informant du prix, marchandant. Il en vient de plus en plus, sortant d'on ne sait où. Le marché se remplit comme une baignoire. On en voit qui portent une chaise sur l'épaule, un lampadaire, un arrosoir, un cadre écaillé. Au bout d'à peine une heure, m'sieur Victor a déjà vendu une grande bassine en cuivre cabossée, un masque africain déplumé et un sabre d'abordage ébréché. Il sait s'y prendre. Faut l'entendre embobiner le client, lui raconter des histoires à dormir debout : " C'est grâce à ce sabre que j'ai sauvé ma peau en Tanzanie. Une lutte au corps à corps contre douze guerriers fanatiques, ivres de hachisch. Eh oui, monsieur. À vrai dire, je n'ai pas le cœur de vous le vendre...

Il m'est trop précieux..." Après chaque vente, il me fait un clin d'œil en rigolant dans sa grosse barbe. C'est aussi marrant que du théâtre. Il est en train de discuter le prix d'une chouette empaillée quand il s'arrête soudain, bouche bée. Il plante la chouette dans les bras de l'acheteur et court vers une vieille dame qui passe devant nous en poussant une brouette.

-Ça alors, madame Deniau! Je parlais de vous pas plus tard qu'hier. Qu'est-ce que vous faites là?
-Je me débarrasse de mon stock peu à peu. Mais je suis arrivée trop tard. Je ne trouve plus de place.
-Ne vous inquiétez pas, on va vous en faire une. Simon, sors la petite table pliante du camion et pousse un peu les meubles pour Mme Deniau.
Je tasse meubles et bibelots les uns contre les autres et déplie la table à l'ombre du parasol. Elle n'est pas très grande, mais suffisante pour ce que Mme Deniau a à

vendre : une poignée de boutons et trois ou quatre rouleaux de rubans et de dentelles défraîchies.
-Voilà, mettez-vous à l'aise, madame Deniau. Je vous sers un petit coup de blanc bien frais?
-C'est pas de refus.
Tandis que m'sieur Victor la sert, j'observe notre invitée du coin de l'œil. Elle est encore plus vieille que lui : une tête de tortue toute ridée posée sur une carcasse d'oiseau et des yeux, d'un bleu incroyable, pareils à ceux de la poupée de porcelaine qui tend ses bras raides, juste à côté, sur un coin de commode.
-Alors votre boutique, vous l'avez vendue?
-M'en parlez pas! On me l'a quasiment volée.
-Comment ça?
J'ai du mal à la comprendre parce qu'elle a une toute petite vois de crécelle et un dentier sans doute trop grand pour sa bouche. J'apprends quand même qu'elle s'est fait flouer par un agent immobilier qui l'a con-

trainte à lui céder son commerce pour une bouchée de pain. Chaque jour, des huissiers ou des experts venaient la harceler, prétextant que son magasin n'était plus aux normes de sécurité, ce qui était exact. Seulement, la pauvre vieille n'avait pas les moyens de procéder aux travaux de rénovation, si bien qu'à la longue elle a dû s'en défaire. À mesure qu'elle relate sa mésaventure, m'sieur Victor gronde dans sa barbe et serre les poings sur ses cuisses:
-Les vautours!... Alors vous en êtes réduite à traîner votre brouette ici?
-Pourquoi pas? Vous y êtes bien. Au milieu de toutes ces vieilleries, on est un peu chez nous, pas vrai? Et puis, allez savoir, peut-être qu'un riche Américain va m'acheter pour décorer son château?
Le rire qui la secoue se transforme vite en quinte de toux si violente que j'ai peur de la voir tomber en morceaux.
-Mais on va faire mieux que ça, madame Deniau : à partir de maintenant, on est associés, vous et moi! Vous devez en con-

naître, des greniers et des caves à visiter, dans les fermes des environs. Moi, j'ai le camion et, en plus, on a le renfort de la jeunesse! Lui, c'est Simon, et le pitchoun, Victor, comme moi! Vous allez voir, on va faire une équipe du tonnerre!

Aujourd'hui, les gens semblent pris de fièvre acheteuse, ça n'arrête pas. Les trucs les plus déglingués que le dernier des chiffonniers aurait refusé partent comme des petits pains. Même Mme Deniau s'est débarrassée à bon compte de ses boutons, rubans et dentelles. M'sieur Victor rayonne en agitant une belle liasse de billets :

-Les enfants, une journée pareille, ça s'arrose! Je connais une petite guinguette à la Roche de Glun où l'on mange une friture délicieuse! Madame Deniau, vous êtes des nôtres?

-Je ne voudrais pas abuser...

-Mais puisqu'on est associés! Simon, on plie et on y va.

La guinguette, Chez Nono et Nanette, enguirlandée de lampions multicolores, sur-

plombe un lac que des cygnes dédaigneux sillonnent, indifférents aux caquètements des canards et des poules d'eau. Sous la tonnelle, de grandes tables recouvertes de nappes à carreaux rouges et blancs sont dressées, autour desquelles des gens rient en grignotant de la friture croustillante et des cuisses de grenouilles. Le soir tombe, aussi léger qu'un tulle bleu. M'sieur Victor et Mme Deniau parlent de personnes que je ne connais pas et d'une époque où je n'étais pas né. Sur mes genoux, le petit Victor grignote des morceaux de cuisses de grenouilles que je lui ai décortiqués et a l'air de se régaler bien plus qu'avec les petits pots épinards-jambon. J'en ai presque les larmes aux yeux de ce bonheur tout neuf, de cette famille improvisée qui ne date que de quelques heures. Mme Deniau sourit en regardant le gosse se tartiner les joues de sauce. Elle se tourne vers m'sieur Victor :

-Mais ces deux loustics-là, qui c'est?

-Mes neveux.

-Je croyais que vous n'aviez pas de famille...
-Oh, la famille, on a celle qu'on mérite.
-C'est vrai. Donne-moi le petit, Simon, tu pourras manger tranquillement. Les petiots, moi, je connais, j'en ai élevé sept!
Soudain, je repense aux miens, à mes petits frères et sœurs, à ma mère... Je n'ai plus faim. Je suis là, à me gaver comme un goinfre, sous le soleil, en parfait égoïste... Je sens le regard de m'sieur Victor peser sur moi :
-Ça ne va pas, Simon?
-Si, si, juste un peu fatigue.
Après avoir déposé Mme Deniau chez elle, dans sa petite maison tout de guingois qui lui ressemble, nous regagnons la terrasse. M'sieur Victor a beau multiplier les blagues, je n'ai plus le cœur à rire. Je couche le petit et m'allonge dans mon hamac. M'sieur Victor vient me rejoindre. Le point rouge de sa cigarette trace des huit dans le noir.
-Tu sais, mon gars, si tu as quelque chose

à me dire, n'hésite pas. Mais, si tu n'as pas envie, je ne t'en voudrai pas. On a tous une valise à porter, et parfois, quand elle est un peu trop lourde, en s'y mettant à deux, c'est plus facile.

-Non, j'ai rien à dire.

-Comme tu veux. En tout cas, je suis content de toi. On a bien travaillé ensemble aujourd'hui. Ça me fait plaisir de pouvoir compter sur toi.

Après un instant de silence, il s'étire en bâillant comme un lion :

-Bon, moi, je suis moulu. Alors bonne nuit, mon gars.

-Bonne nuit, m'sieur Victor.

Je voudrais sauter à pieds joints dans la nuit, m'éclabousser d'étoiles pour me débarrasser du poids de mes mensonges.

7

-Mais comment vous l'avez habillé?
-Ben quoi, à cet âge, on s'en fiche d'être habillé en fille.
-C'est la robe que...
-Oh, ça va! On a le droit de changer d'avis. Et puis ses vêtements sentaient la cuisse de grenouille. Je les ai fait tremper. Assieds-toi, faut que je te cause.

J'ai mal dormi, j'ai la bouche pâteuse et je crève de faim. Je me taille une énorme tranche de pain, que je tartine généreusement de confiture.
-Dis donc, vaut mieux t'avoir en photo qu'en pension, toi! Alors voilà : toute la nuit je me suis demandé ce qu'il fallait faire pour le petit. D'un côté, la loi voudrait que je le confie aux autorités compétentes, mais je t'avoue que je n'arrive pas à me faire à cette idée. Ce n'est pas à toi que je vais expliquer ce qu'est un orphelinat,

n'est-ce pas?
-Euh... Bien sûr.
-De plus, si je remettais l'enfant, il y aurait une enquête et tu te retrouverais dans le pétrin. Alors j'ai pensé passer une annonce dans le journal. Peut-être que sa mère tombera dessus, que ça la fera réfléchir... Qu'est-ce que tu en dis?
-Ça me paraît bien.
-Je serai de retour vers midi. Pendant ce temps, j'aimerais bien que tu vides ce qui reste dans le camion et que tu ranges un peu la grande pièce en bas. On ne peut plus circuler là-dedans. Je peux compter sur toi?
-Vous pouvez, m'sieur Victor.
-À tout à l'heure.
Le gosse fait des bulles avec sa bouche en agitant un chasse-mouches africain que j'ai déniché au milieu d'un tas de vieilleries. J'ai vidé le camion, mais à présent je ne sais plus par quel bout commencer. Une jungle de trucs, bidules, machins, choses, dont la plupart je ne connais ni le nom ni la

fonction, s'entassent le long des murs. Des toiles d'araignée se collent à mes cheveux et des nuages de poussière se soulèvent chaque fois que je déplace un objet pour le remplacer par un autre. Ça doit ressembler à la vie de m'sieur Victor, un vrai labyrinthe de souvenirs. Peu à peu, j'ai réussi à creuser des sortes de tranchées qui permettent d'aller d'un bout à l'autre de la pièce à condition d'évoluer de profil. Alors que je soulève une lampe d'albâtre, je fais tomber une boîte à chaussures, dont le contenu se répand sur le sol. Au milieu d'une quantité de coquillages de toutes les tailles et de toutes les couleurs, une photo jaunie tremble sous l'effet d'un courant d'air. Elle est craquelée, cornée, comme si on l'avait longtemps gardée dans une poche ou un portefeuille. Sur un fond de dunes et de palmiers se tient un couple avec un enfant. La femme est noire, grande et belle, un port de reine. L'homme est blanc, en short, torse nu. La petite fille que chacun d'eux tient par la main n'est guère plus

âgée que Victor. Elle porte la même robe à volants, dont il est vêtu aujourd'hui. Tous trois irradient le bonheur. Même si le cliché n'est pas en couleurs, on n'a aucun mal à imaginer le bleu du ciel et l'or du sable, tant leur sourire fait naître la lumière. À cette époque, m'sieur Victor était plus mince, sa barbe et ses cheveux bruns, mais je l'ai reconnu aussitôt. Au dos est inscrit d'une encre violette délavée : FATOU, NAÏMA, VICTOR. Abidjan, 1962. Les larmes me montent aux yeux. Les mots de m'sieur Victor, hier soir, me reviennent en mémoire : "On a tous une valise à porter, parfois elle est un peu trop lourde." Je range les coquillages et la photo dans la boîte. Des grains de sable se sont collés à mes doigts. Ça sent la mer, les épices, les fruits exotiques... Le ressac des vagues me chavire le cœur.

8

"Vendredi 9 août, vers dix-neuf heures, une jeune femme blonde, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt rouge, est entrée au tabac La civette du parc, boulevard Victor-Hugo, à Valence. Elle à oublié quelque chose devant la porte, quelque chose de très important et qui risque de lui manquer terriblement. Pour le retrouver, contacter M. Victor par l'intermédiaire du journal."

M'sieur Victor pose ses lunettes rafistolées au sparadrap à côté du bout de papier qu'il vient de me lire, et croise les bras sur sa poitrine.

-Ça paraîtra demain matin. Qu'est-ce que t'en penses?

-Faut juste espérer qu'elle lise le journal... C'est pas gagné.

-Le Dauph est distribué partout, y en a sur tous les comptoirs de bistrot. Pour le moment, on s'en tient là. Alors, t'as fait un peu le ménage en bas?

-Du mieux que j'ai pu. C'est pas évident, y a tellement de choses...
-Oui, trop. Des fois, je me dis que je devrais foutre le feu à tout ça et ficher le camp au bout du monde.
-Pourquoi vous le faites pas?
-Parce que j'y suis déjà allé et que là-bas c'est comme ici. Normal, vu que la terre est ronde. On en revient toujours à son point de départ. Y a pas plus loin qu'ici, quoi. Bon, revenons-en à nos moutons. Hier, Mme Deniau m'a parlé d'une maison, du côté de Charmes. Le propriétaire est décédé et ses héritiers veulent la débarrasser. Si on allait y jeter un coup d'œil?
-Quand vous voulez!
On s'y fait, au boucan infernal du camion de m'sieur Victor. Suffit d'ouvrir les vitres en grand et de chanter à tue-tête avec le vent :
Adieu la vie
Adieu l'amour
Adieu toutes les femmes...
Même le petit Victor y va de son couplet,

dans une langue inconnue et sur un rythme qui n'appartient qu'à lui. La chaleur fait trembler l'air au-dessus des champs de blé, chaque épi vibrant comme une flèche fichée dans la terre. Au loin, les montagnes ondulent, tapissées à leurs pieds du moutonnement gris mauve des touffes de lavande, tandis que le ciel, tendu à croquer, résonne des coups sourds du soleil. On traverse de petits villages déserts, aux rues étroites, dont les maisons aux volets clos semblent protéger jalousement les rares coins d'ombre.

-D'après les indications de madame Deniau, on ne devrait plus être loin... ça doit être là-bas, cette grande bâtisse au bout de l'allée de platanes... c'est marrant, j'ai l'impression d'être déjà venu...

Le feuillage des grands arbres alignés forme des arabesques violettes sur la poussière blanche de chemin. Tout au bout se dresse la façade ocre de la maison, percée d'une bonne douzaine de fenêtres. M'sieur Victor se gare à côté d'une petite Austin

verte, sous le couvert d'un immense cèdre. Une fois le moteur coupé, un festival de grillons pétille à nos oreilles. Une femme apparaît sur le perron, grande et mince, toute vêtue de blanc, une main en visière au-dessus de ses yeux. M'sieur Victor saute du camion et s'avance vers elle, main tendue :

-Chère madame, Victor de Montéléger, antiquaire.

Il lui fait le baisemain! Ça me fait rigoler, parce que, son short informe, ses tongs, son débardeur décoloré et le mouchoir noué aux quatre coins dont il s'est coiffé, il n'a pas vraiment l'air d'un homme du monde. Mais la dame ne semble pas s'en offusquer et l'invite à entrer. M'sieur Victor me fait signe de le rejoindre. Le petit juché sur mes épaules, je pénètre à mon tour dans le hall dallé de gros carreaux de pierre, où règne une délicieuse fraîcheur. La dame me sourit, un joli sourire qui fait rayonner les coins de sa bouche et de ses yeux de mille petits plis soleil. Elle n'est

plus toute jeune, mais elle a de l'allure, de la classe.
-Bonjour, comment t'appelles-tu?
-Simon.
-Et ta si jolie petite sœur?
-Victor.
-Victor?
-C'est un garçon. Je l'habille comme ça quand il fait chaud.
-Tu as raison, c'est plus léger.
M'sieur Victor a déjà un pied dans l'escalier. Il se lisse la barbe, l'air perplexe, en suivant des yeux la rampe de fer forgé qui va se visser tout là-haut dans le plafond.
-Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons commencer par les combles.
-Je vous en prie. Voulez-vous que je m'occupe du petit Victor pendant que vous êtes là-haut?
-Je ne voudrais pas abuser...
-Mais non, j'adore les enfants. Et puis, il fait si chaud sous les toits, il sera plus à l'aise avec moi
-Dans ce cas... Simon, tu viens?

Le petit passe de mes bras à ceux de la dame sans protester et je grimpe à mon tour dans l'escalier. Le grenier fait toute la surface de la maison, autant dire qu'il est immense et aussi encombré que le rez-de-chaussée de m'sieur Victor. Celui-ci siffle entre ses dents :

-Là, mon gars, y a de quoi faire!

Au bout d'une heure ou deux à farfouiller ici et là, m'sieur Victor a déjà mis de côté un bon nombre de pièces qui, selon lui, partiront comme des petits pains. Il fait une chaleur à tomber par terre. Je meurs de soif.

-Aide-moi à transporter ce miroir. Après, on fera une pause.

C'est un grand miroir tout piqué, alourdi d'un cadre doré écaillé. Une fois que nous l'avons posé contre le mur, nous nous regardons dedans, côte à côte, et éclatons de rire. La sueur mêlée à la poussière a transformé nos visages en masques effrayants et les toiles d'araignée, nos cheveux en perruques de sorcière.

-Cette baraque est une vraie mine d'or. Faudra faire plusieurs voyages.
-J'ai soif, m'sieur Victor. Je pourrais boire la mer et ses poissons.
-Moi aussi. On descend, on chargera le camion plus tard. Mais, avant, on va se laver à la pompe, on ne peut pas se présenter dans cet état devant Mme Palansky.
-Elle s'appelle comme ça?
-Oui. C'est vraiment bizarre, j'ai l'impression de la connaître, elle aussi, comme cette maison. Pourtant, Palansky, ça ne me dit rien...
M'sieur Victor a branché le tuyau d'arrosage à la pompe, réglé à la puissance maximum, mais c'est plutôt d'un kärcher que nous aurions besoin. L'eau, en retombant en fines gouttelettes devant les rayons du soleil, trace un arc-en-ciel a au-dessus de nos têtes. Mme Palansky est installée à un table, à l'ombre de grand cèdre. Sur ses genoux, le petit Victor tripote son collier en lui bavotant des secrets dans sa langue de Martien. Même m'sieur Victor, dont la

limonade n'est pas, et de loin, la boisson favorite, en boit deux grands verres coup sur coup. Comme c'est bon d'écouter le tintement des glaçons dans la carafe, les cigales cisaillant l'air brûlant, le bruissement des feuilles, le ruissellement de l'eau sur la grille sous la pompe. La symphonie parfaite du calme, où chacun tient sa partie, du plus humble vermisseau jusqu'au soleil radieux. On est juste heureux d'être ici et maintenant. M'sieur Victor, l'air réjoui, croise les mains sous sa tête.

-C'est un bien belle maison que vous avez là.

-Oui. J'y ai passé mon enfance, heureuse, très heureuse. Et puis je l'ai quittée. Elle m'a manqué. Je n'y étais jamais revenue depuis ce qui me paraît aujourd'hui une éternité.

-Elle aurait besoin d'un bon ravalement. J'ai vu des lézardes dans les murs et le toit est percé par endroits.

-Mon père vivait seul ici. Les dernières années, il n'occupait plus qu'une ou deux

pièces au rez-de-chaussée, la cuisine, la bibliothèque... La maison était trop grande pour lui. Je vais la vendre.
-Cette maison vous a manqué et vous allez la vendre?
-C'est que, moi aussi, je suis seule. Vous me voyez hanter toutes ces pièces vides comme un fantôme? Merci bien! Et puis, depuis si longtemps, ma vie est ailleurs. Il est trop tard pour revenir en arrière. Je dirige un hôtel, à Lomé, au Togo.

-À Lomé? Je connais, j'y suis allé en... 68, je crois bien. J'étais dans l'armée, dans la légion.
Les voilà tous deux embarqués vers un pays et une époque dont je me sens tout à fait exclu. Je les laisse dériver vers leur passé et en profite pour aller faire un tour. Le jardin est vaste, c'est presque un parc. Lui aussi aurait besoin d'un bon coup de peigne. Les herbes folles et les ronces s'en donnent à cœur joie. Mais, à la vérité, ça ne me déplaît pas. Je n'aime pas les jardins

taillés au cordeau, les arbres bien dégagés au-dessus des oreilles, plantés en rang d'oignons. J'aime bien le mélange, le fouillis, la nature dans tous ses états. Un ruisseau chuchote sous un amas de rochers moussus, emplumés de fougères. Je m'assois et laisse le filet d'eau se faufiler entre mes orteils. Comme il ferait bon vivre ici, une vie simple comme bonjour, une vie normale, quoi...

-Simon!... Simon!... Au boulot!

Le camion est plein à craquer. Le soleil commence à bâiller derrière la crête des collines. J'ai les reins en compote. En revanche, m'sieur Victor semble avoir rajeuni de vingt ans. Il bombe le torse, sourit à tout et à rien, la tête dans les nuages.

-Eh bien, chère madame...

-Vous pouvez m'appeler Élisabeth, à présent...

-Euh, oui, si vous voulez... Alors on fait comme on a dit, je vous appelle demain pour convenir d'un autre jour...

-C'est cela, appelez-moi demain. Au re-

voir, les enfants, au revoir, Victor.
Il est rouge pivoine en prenant le volant et je suis persuadé que ce n'est pas à cause de la chaleur. Un sourire béat écarte les poils de sa barbe et, jusqu'au bout de l'allée, il ne quitte pas des yeux la silhouette de Mme Palansky, qui s'amenuise dans le rétroviseur.
-À droite.
-Quoi, à droite?
-Ben, pour revenir à Valence, il faut prendre à droite.
-Bien sûr que c'est à droite! Je le sais bien. Le camion chargé à bloc racle presque l'asphalte.
-Alors, qu'est-ce que tu en penses?
-Je crois que vous avez fait une belle affaire.
-Mais je ne te parle pas de ça! Élisabeth, qu'est-ce que tu en penses?
-Elle a l'air très gentille.
-"Très gentille", c'est tout ce que tu trouves à dire! Mais elle est bien plus que ça, c'est une dame, voilà, une vraie!... Et puis... Et

puis je te raconterai plus tard. Bon sang, c'est quand même pas banal, la vie!

9

J'ai toujours pensé que la Grande Ourse ressemblait plus à une casserole qu'à un plantigrade. Elle brille, étincelante, accrochée aux cuisines du ciel, au-dessus de Crussol. On n'entend que le grincement régulier des anneaux de nos hamacs, parfois le passage d'un voiture, des rires de promeneurs dans la rue. M'sieur Victor tire à petites bouffées sur son cigare, dont les ronds de fumée flottent un moment, pareils à des bouées, avant de se dissoudre dans le pigment bleu de la nuit.

-C'est drôle, la mémoire, quand tu vieillis. La tête, c'est une sorte de grenier. Année après année, on y accumule des souvenirs mais, comme son volume ne change pas, on est bien forcé de temps en temps de se débarrasser de certains pour faire de la place aux nouveaux. Mais qu'est-ce qu'on garde? Qu'est-ce qu'on balance?... Ce n'est pas toujours ce qui paraît essen-

tiel qu'on conserve. Tu vois, cette journée passée avec Élisabeth, il y a presque une éternité, jamais je n'aurais cru l'avoir encore en magasin. Et pourtant elle nous est revenue, intacte, du fin fond du passé, au détour de la conversation. Je devais avoir dix ans ; elle, sept ou huit. À l'époque, elle ne s'appelait pas Palansky, mais de Barjac. C'est pour ça que je n'ai pas fait de suite le rapprochement. Son père était historien, il faisait des recherches généalogiques sur les grandes familles de la région. Ce jour-là, il avait invité mon père pour je ne sais quelle affaire et je l'avais accompagné. C'était l'automne. Il faisait beau, mais frisquet. Nos pères s'étaient retirés dans la bibliothèque, nous laissant seuls, Élisabeth et moi. C'était la première fois que je la voyais et j'étais un peu embarrassé, comme on l'est à cet âge-là devant une gamine. Je n'y connaissais rien en jeux de filles, et puis elle m'intimidait parce qu'elle était vraiment belle, les mêmes yeux que tu lui as vus aujourd'hui, qui te regardent droit

au cœur et ce même sourire à faire fondre un iceberg. Elle avait beau porter un pull informe qui lui tombait jusqu'aux genoux et des bottes de caoutchouc trop grandes pour elle, e t'assure qu'elle avait de l'allure! Ça avait l'air de l'amuser de me voir si godiche, et moi, j'enrageais de me sentir rougir jusqu'aux oreilles.

-À quoi tu veux jouer?

-J'sais pas.

-On va dans le parc?

-Si tu veux.

Un tas de feuilles mortes auxquelles le jardinier avait mis le feu achevait de se consumer. De longues torsades de fumée s'en échappaient et s'effilochaient dans le bleu du ciel. Ça sentait bon la pomme, comme si une tarte cuisait dans un four. Il n'y avait plus qu'un soupçon de braise couvant sous la cendre blanche. Je me suis mis à ramasser des brindilles, que j'ai posées dessus en soufflant pour ranimer la braise. Je toussais, la fumée me piquait les yeux mais, au bout d'un moment, une petite flamme

s'est mise à danser. J'ai rajouté des branches plus grosses et Élisabeth m'a aidé. Bientôt, une belle flambée nous réchauffait les mains et le bout du nez. Pendant la petite heure qu'a duré notre jeu, nous n'avons pas dû échanger plus de trois ou quatre mots. Pour quoi faire? On était juste fiers de notre feu, de l'avoir fait renaître, de le nourrir, de le titiller pour en faire jaillir des gerbes d'étincelles. Il ne s'est rien passé de plus ce jour-là mais, en nous quittant, nous avions le sentiment d'avoir partagé un instant unique. La preuve qu'on devait avoir raison, c'est que, tout à l'heure, Élisabeth et moi, nous l'avons revécu dans les moindres détails. Alors tu vois, c'est peut-être ça, les choses vraiment importantes de la vie...

M'sieur Victor a fermé les yeux. Son mégot de cigare s'est éteint au coin de sa bouche. Je le sens ému, une petite larme au fond de la voix.

-Et vous ne vous êtes jamais revus?

-Jamais.

-Maintenant, elle vit en Afrique?
-Faut bien se poser quelque part. J'ai bien failli en faire autant.
-C'est comment, l'Afrique?
-Loin. Allez, Simon, faut dormir maintenant.
Et, tandis que je m'endors, la nuit concocte en secret un nouveau lendemain.

10

-Madame Deniau, pourquoi vous ne m'avez pas dit qu'Élisabeth était la fille de M.Barjac?

-Pourquoi je te l'aurais dit, Victor? D'abord, elle s'appelle plus comme ça, maintenant. Vous vous connaissiez?

-Non. Enfin, presque pas.

-Ben alors?

-Alors, rien.

Sur le pas de la porte, Mme Deniau trie des haricots verts. Il y en a un gros tas, posé sur son tablier étalé sur ses cuisses. D'un coup d'ongles, elle les équeute aux deux bouts et les jette dans un grand saladier avec la précision et le rythme d'une machine-outil. Le jardin de Mme Deniau est à peine plus grand que son tablier bleu, un prunier malingre, un rang de carottes, trois ou quatre salades et autant de radis. Un jardin pour une personne. M'sieur Victor, assis à côté d'elle, fait sauter le petit sur

ses genoux. Le gosse, tout barbouillé des framboises que je lui ai cueillies, rit aux éclats en s'accrochant des deux mains à la barbe du vieux. Toute la journée, m'sieur Victor m'a appris à redonner vie aux meubles anciens, les recoller, les poncer, les traiter contre les vers, les encaustiquer, cirer, vernir, reconnaître les styles et les époques. Ça me plaît, j'adore l'odeur de la colle, de la cire, voir réapparaître les veines du bois. Dimanche, il y a un grand marché aux puces à La Voulte et m'sieur Victor espère y faire de bonnes affaires. Mais, avant, on doit retourner chez Élisabeth pour un nouveau chargement et peut-être aussi, comme je le crois, faire un brin de causette à madame. Il voudrait que Mme Deniau nous accompagne. Il y a dans le grenier plusieurs malles remplies de dentelles qu'elle serait plus à même d'évaluer que lui.

-Alors, vous êtes d'accord?

-Si tu me dit que ça vaut le coup...

-Vous verrez, vous y dénicherez un trésor.

Mais, au fait, vous saviez qu'elle habitait en Afrique?

-En Afrique ou ailleurs, pour moi, c'est tout pareil, trop loin d'ici. Elle a dû fiche le camp à peu près à la même époque que toi. Je peux te dire que son père ne lui a jamais pardonné. C'est qu'il était aussi tête de mule qu'elle, le vieux de Barjac. Je le connaissais, j'ai travaillé chez eux pendant un temps. D'accord, il était pas rigolo, toujours plongé dans ses grimoires du passé, refusant tout le confort moderne, la télé, le téléphone, même le fer à repasser électrique! Tout juste si on ne s'éclairait pas à la bougie chez lui. Mais Élisabeth était sa seule enfant et elle était toute jeunette. Alors, quand elle a pris la poudre d'escampette, ça lui a fichu un sacré coup, faut comprendre. D'autant qu'il y avait une histoire d'homme là-dessous, un certain Manfred. Après, je sais pas... Elle a dû bourlinguer, comme toi. Faut-y être jeune et bête pour aller voir ailleurs si on y est! Enfin, c'est comme ça... Voilà, je les

rince et tu les emportes. Tu sais comment les préparer, ces haricots?
-Avec de l'ail, des tomates et du persil, pardi!
-Tout juste.
Mme Deniau se redresse en soupirant, les mains sur les reins, époussette son tablier bleu et emporte le saladier plein dans la cuisine.
-M'sieur Victor, quel âge elle a, Mme Deniau?
-J'en sais rien. Je l'ai toujours connu vieille. Elle n'a jamais bougé d'ici, mais je crois bien que c'est elle qui a été le plus loin. Faut croire parfois qu'on apprend plus en voyageant dans le temps que dans l'espace. Dis donc, Simon, comment tu me trouves?
-Comment ça?
-Physiquement?
-Euh... fort.
-Fort?... Fort comment, gros?
-Un peu enrobé.
-Je vais me remettre au sport. À partir de

demain, on s'y met, tous les deux : régime et sport! Ça commence bien, les haricots verts sont excellents pour la ligne!
-Sauf si on les accompagne de bonnes grosses saucisses grillées, de pain trempé d'huile et d'une bouteille de cornas...
-Oui, bon, d'accord. Mais, quand on a un travail physique, comme c'est mon cas, il faut se sustenter avec du solide.
Des deux poings, il se frappe la poitrine, façon King Kong.
-Je me sens rajeuni de vingt ans. Demain, on installe une salle de musculation. J'ai récupéré un rameur et un vélo d'appartement dans une salle de gym. On va se faire des muscles d'acier! Qu'est-ce que t'en penses, si je me faisais un peu couper les cheveux et tailler la barbe?
-Pourquoi pas?
-C'est pour la clientèle : tu comprends, ça fait plus sérieux. Tu verras, on va faire un tabac à La Voulte!
Je le laisse grimper dans son hamac et, après avoir débarrassé la table, je cherche

Abidjan dans un vieil Atlas écorné : "Abidjan, Côte d'Ivoire, sur la lagune Èbrié. Env. 2,5 millions d'hab. Université. Port. Aéroport. Elle fut la capitale du pays jusqu'en 1983. " Je ferme les yeux en essayant de m'imaginer la ville. Une poussière rouge, un ciel chauffé à blanc. Des noirs en boubous multicolores affublés de masques effrayant dansant au rythme obsédant des tam-tams. Le rouleau des vagues de l'océan ramenant les pirogues sur la plage... Peut-être que, quand ils étaient jeunes, m'sieur Victor et Mme Palansky ont rêvé aux mêmes choses que moi devant leur atlas. Mais qu'est-ce qui s'est passé, quand ils s'y sont retrouvés, pour de vrai?...

Des gémissements me tirent de mes pensées. M'sieur Victor, saucissonné dans son hamac, a l'air de se débattre avec un mauvais rêve. Il grelotte, le front couvert de sueur.

-M'sieur Victor, ça ne va pas?

-Fatou! Naïma!... Pas l'avion, pas l'avion! Fatou, Naïma...

Il est en plein délire, ses doigts griffent le ciel, comme s'il voulait décrocher la lune, ou autre chose encore plus loin.

-Fatou! Pas l'avion!... Non, non!

Je ne sais pas quoi faire pour le calmer. Fatou, Naïma, Abidjan, 1962. La photo que j'ai trouvée dans la boîte de coquillages me revient à l'esprit : la dame et l'enfant, sur la plage...

-M'sieur Victor, réveillez-vous!

L'œil qu'il ouvre n'est pas beau à voir : le blanc, tout jaune, est bordé de rouge, et la pupille est dilatée. Il essaie de me dire quelque chose, mais ses dents claquent tellement que je ne comprends qu'un mot sur deux.

-Pilules bleues... Placard cuisine...

Mort de trouille, je fonce à la cuisine chercher ces foutues pilules bleues dans le placard. Il y a un tel fouillis là-dedans... Enfin, je mets la main dessus. Sur la notice est inscrit : Quinine, traitement contre le paludisme. Je remplis un verre d'eau et retourne sur la terrasse. C'est tout juste si

m'sieur Victor parvient à avaler le cachet entre deux hoquets. Il est brûlant de fièvre. Ses mains tremblent, tout son corps est agité de frissons malgré les trois couvertures que j'ai empilées sur lui. Puis, peu à peu, ses muscles se détendent, son visage se décrispe, son souffle redevient régulier. Ses paupières se soulèvent :

-T'as eu peur?

-On peut le dire!

-Ça m'arrive de temps en temps. Paludisme, souvenir d'Afrique. C'est pas grave.

Son sourire en dents de scie ne me rassure qu'à moitié.

-Ça va aller maintenant, c'est passé...

Je ne sais pas si les voyages forment la jeunesse, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils déforment la vieillesse.

11

-Bon, ça va comme ça. On a été assez loin. Une serviette éponge autour du coup, le teint rouge brique, m'sieur Victor s'extirpe péniblement du rameur sur lequel il sue sang et eau depuis un quart d'heure.
-Faites gaffe aux crocodiles en descendant de votre pirogue!
-Lâche ton guidon et va t'occuper du mioche dans la salle de bains pendant que je prépare le p'tit déj.
Je ne me le fais pas dire deux fois. Pour la balade, le vélo d'appartement, c'est un peu limité. Je saute de ma selle et entraîne le petit Victor vers le bain. Je le trempe dans la baignoire et le savonne des pieds à la tête. Il rigole, tout brillant, tout neuf, dodu comme un angelot émergeant d'une mousse de nuage. Hier, on lui a acheté des vêtements, un tee-shirt jaune, une salopette, des baskets. Un vrai petit garçon! J'en reviens pas d'avoir à m'occuper de ce

petit bonhomme. Parfois, je trouve même qu'il me ressemble. Quelle drôle de famille nous formons... Une sorte de rafistolage entre des solides, comme les pièces dispersées d'un puzzle qui peu à peu commence à prendre forme : m'sieur Victor, le petit Victor, Mme Deniau et bientôt, peut-être, Mme Palansky. Et puis moi. Hier soir, j'ai eu peur pour m'sieur Victor. Avec cette crise de paludisme, j'ai bien cru qu'il allait y passer. Je me voyais déjà orphelin pour de vrai. Heureusement, ce matin, frais comme une rose, c'est lui qui m'a réveille pour aller faire l'imbécile sur ce foutu vélo d'appartement.

-Simon, c'est prêt. Dépêche-toi, on n'est pas en avance!

Les yeux m'en sortent de la tête. Même le petit Victor a retiré son pouce de sa bouche devant cette apparition.

-Ben quoi?

M'sieur Victor porte un costume de lin blanc, une cravate rouge vif et des chaussures bicolores. Sa barbe est brossée et ses

cheveux laqués d'une épaisse couche de gomina qui les rend tout plats. Dans une main, il tient une canne de bambou et, de l'autre, un chapeau, blanc, lui aussi.

-Qu'est-ce que tu t'imagines? J'ai eu mes heures de gloire. Faut pas croire, j'ai pas toujours fait le chiffonnier. Allez, avalez votre déjeuner, faut encore passer prendre Mme Deniau.

Tandis que nous grignotons nos tartines, nous suivons des yeux m'sieur Victor, qui va et vient dans la cuisine. Il marche bizarrement, comme sur des œufs, je l'entends grommeler dans sa barbe :

-Saletés de godasses!...

-Ça va, m'sieur Victor?

-Bien sûr que ça va! Vous avez fini? Dis donc, Simon, tu ne vas pas sortir avec ce polo plein de taches, j'espère?

-Mais... On va faire un déménagement...

-Va mettre une chemise propre! On est des ANTIQUAIRES maintenant, pas des romanichels.

Le pare-brise du camion me fait l'effet

d'un écran. La chaleur sur le bitume crée des mirages de flaques d'eau. Les arbres, les maisons qui défilent de chaque côté de la route n'ont pas plus de réalité que des décors de carton-pâte. Entassés tous les quatre à l'avant, nous observons attentivement ce spectacle, tandis que Mme Deniau semble se désosser un peu plus à chaque chaos.

-Victor, pourquoi que t'es habillé en dimanche?

-Quoi? Parlez plus fort, madame Deniau, je vous entends mal avec le bruit du moteur.

-Je dis : Pourquoi que tu t'es habillé en dimanche un jeudi?

-Parc que... Il y a des jeudis qui ressemblent à des dimanches.

-Mais on est pas dimanche, on est jeudi!

-C'est-ce que je dis!

-Tu dis jeudi?

-Non, dimanche comme un jeudi.

-Faudrait savoir, on est dimanche ou jeudi aujourd'hui?

-Oh, mais on s'en fout! Dimanche ou jeudi...
-Moi, je dis que tu sais pas ce que tu dis.
Un vrai dialogue de sourds. C'est à se demander s'ils n'ont pas répété ce sketch. La petite Austin verte est garée au même endroit sous le cèdre. Un peu plus loin, une table est dressée pour le repas. M'est avis qu'on ne va pas beaucoup bosser, aujourd'hui... Élisabeth Palansky est vêtue en libellule, toute menue dans une robe de voile léger bleu turquoise qui vole autour d'elle à chaque mouvement. On dirait une fée. Elle semble tout heureuse de retrouver Mme Deniau, avec qui elle se met à évoquer des souvenirs d'enfance. Comme je m'en doutais, il n'est pas question de se mettre au boulot maintenant. À midi, le soleil est au zénith, il fait trop chaud, et Élisabeth a préparé un petit encas, à la bonne franquette. Par politesse, m'sieur Victor fait mine de refuser, mais sans vraiment résister. Comme on est bien, là, à déguster la délicieuse salade de tomates,

le melon glacé, le poulet en gelée, sous le treillage des branches du grand c cèdre. En regardant par hasard sous la table, je vois que m'sieur Victor s'est discrètement débarrassé de ses chaussures et gigote des doigts de pied en souriant béatement aux propos d'Élisabeth. Au café, tous les deux sont repartis vers des pays sauvages infestés de lions, de moustiques, d'éléphants et autres lézards. Mme Deniau me tire par la manche :

-Là où ils sont, on ne les rattrapera jamais. Si tu me montrais cette malle pleine de dentelles? On est quand même venus pour ça, non?

Mme Deniau est parfaitement à sa place dans le grenier, on dirait qu'elle fait partie des meubles, quoi! Elle s'est assise sur un vieux tabouret de piano et, d'un œil expert, jauge la qualité des dentelles qu'elle tire de la malle. Elle a tout de l'araignée tissant sa toile.

-Madame Deniau, comment il était, m'sieur Victor, quand il était jeune?

-Un vaurien! Les quatre cents coups! Avec moi, il a toujours été très gentil, mais c'était un vaurien quand même. Faut dire qu'il avait des excuses. Son père s'était tellement ruiné au jeu que sa femme l'a quitté. Alors le Victor, tout brave qu'il était, livré à lui-même, il s'est mis à faire des bêtises. Quand c'est devenu trop malsain pour lui, il s'est engagé dans la Légion étrangère avec l'espoir de refaire sa vie. Et il a bien failli y parvenir...

-Comment ça?

-Une triste histoire. Il me l'a racontée un soir qu'il avait bu. Je crois pas qu'il en ait parlé à quelqu'un d'autre. Il garde tout en lui, ça le ronge. Enfin... Voilà : Un jour, dans je ne sais lequel de ces pays de sauvages, il a rencontré une femme avec qui il s'est marié et a eu un enfant, une petite fille.

-Fatou et Naïma.

-Comment tu sais ça, toi?

-Comme ça. J'ai trouvé une photo, en rangeant tout son bazar.

-Oui, Fatou et Naïma. Je crois que ça a été le grand bonheur de sa vie. Il voulait les ramener ici, quitter l'armée, repartir à zéro. C'était plus le voyou d'autrefois, il était devenu un homme, plein d'énergie, rayonnant. On avait chaud au cœur de le voir si plein d'entrain. Quand tout a été prêt pour les recevoir, il leur a envoyé des billets d'avion. Seulement... l'avion n'est pas arrivé. Il s'est abîmé en pleine mer. Aucun survivant. Il ne s'en est jamais remis. On aurait dit qu'il était mort en même temps qu'elles. Après est venue la dégringolade, la boisson, la solitude. je ne croyais plus qu'il pourrait remonter la pente. Et puis... t'as vu comment il s'est habillé aujourd'hui? En dimanche, un jeudi!... Y a quelque chose là-dessous. Comme quoi, quand on touche le fond, on est bien obligé de refaire surface. Bon, je finirai de trier tout ça chez moi. Y a du beau, là-dedans, on peut faire des affaires au marché de La Voulte.

La journée se déroule comme elle a com-

mencé, délicieusement paresseuse, une journée en dentelle d'ombre et de lumière, de passé et de présent finement tricotés. Je me fais l'effet d'un coucou, cet oiseau qui pond ses œufs dans le nid des autres. J'ai même pas honte. Toutes ces vies qui se croisent et s'entrecroisent me font un peu perdre le fil de la mienne. On verra... On verra...

-Oh, mon dieu! Comment peut on marcher avec des outils pareils?

Bing, bang! Les belles chaussures bicolores volent à l'autre bout de la cuisine. M'sieur Victor remue ses orteils sur le dallage frais.

-Je ne m'y ferai jamais. Enfin... c'était une chouette journée, non?

-Plutôt relax, mais très chouette.

-Faut bien en profiter, tout de même. Y a pas que le boulot dans la vie!

-Je suis bien d'accord.

-Et puis ça aurait été inconvenant de décliner l'invitation d'Élisabeth, tu crois pas?

-Ben voyons... Disons que c'était un déjeuner d'affaires!

-Exactement! Un déjeuner d'affaires, c'est ça. M'sieur Victor se débarrasse de sa cravate et de sa veste, redonne un peu de désordre à ses cheveux et se sert un bon verre de vin blanc en s'asseyant.
-Tu vois, Simon, cette femme...
-Quelle femme?
-Élisabeth, évidemment! Tu en connais une autre? Cette femme, eh bien, c'est... quelqu'un.
-Pas possible!
-Arrête de rigoler comme un bossu. Quand je dis "quelqu'un", c'est que ce n'est pas n'importe qui. C'est qu'elle en a bavé, elle aussi! Ce Manfred qui l'a pour ainsi dire enlevée des bras de son père, eh bien, un an après, au fin fond de l'Afrique, il l'abandonne, il disparaît, sans laisser d'adresse. Rien. Tu te rends compte?
-Il a peut-être été mangé par un lion...
-Tu parles! Les lions ne bouffent pas n'importe quoi. Tu imagines, la pauvre petite, toute seule, là-bas? Crois-moi, pour s'en sortir comme elle l'a fait, faut avoir un sacré

tempérament! D'autres se seraient cassé les dents. Mais elle, t'as vu, pas abîmée, intacte, la classe, l'éducation... Pas comme moi, quoi.
-Pourquoi vous dites ça, m'sieur Victor? Vous aussi vous en avez de la classe, dans votre beau costume blanc.
-Ouais, à part les godasses... Dis donc, elle a envie de venir avec nous dimanche, à La Voulte, ça l'amuse. On lui dit oui?
-Je suppose que c'est déjà fait, c'est pas vrai?
-Laisse tomber cette vaisselle! Assieds-toi, faut que je te cause.
Son ton a changé, il s'est fait sérieux. M'sieur Victor se ressert un verre tandis que je prends place face à lui.
-Hum... Bon, voilà. T'es orphelin. Moi, je suis seul et je me fais vieux. Alors je me disais comme ça que... Enfin que, quand on est deux, on est moins seul.
-Mais on est deux.
-Oui. Sauf que, si je développe mon affaire, ou autre, ce serait bien d'officialis-

er tout ça. Histoire que, s'il m'arrive un pépin, tout cela revienne à quelqu'un, un héritier, quoi.

-Je comprends pas bien...

-C'est pourtant clair! Et puis il y a le petit. Si on retrouve pas sa mère, qu'est-ce qui va se passer? Faut y réfléchir. Tu vois, en discutant avec Élisabeth cet après-midi, j'ai cru comprendre qu'au fond ça ne lui disait plus grand-chose de retourner en Afrique. Ce qu'elle aimerait, ce serait construire quelque chose qui serve aux autres. Elles en a marre de vivre pour elle seule. Elle adore les enfants. Alors je lui ai parlé un peu de toi et du petit et, de fil en aiguille, des idées nous sont venues. Sa grande baraque, en la retapant comme il faut, on pourrait en faire une sorte de centre d'accueil pour orphelins. Victor et toi, vous seriez les premiers occupants. Qu'est-ce que t'en dis?

Qu'est-ce que je peux bien lui répondre? Que je ne suis pas adoptable? Que j'ai une famille, une mère qui doit se faire un sang

d'encre pour moi? Les larmes me viennent aux yeux à mesure que le piège du mensonge se referme sur moi.

-Je sais pas quoi vous répondre, m'sieur Victor. C'est sûrement une bonne idée.

-Prends ton temps, mon gars. Je ne voulais pas te brusquer. Tu sais, j'ai été malheureux trop longtemps, alors le bonheur, j'ai plus l'habitude. Je voudrais juste que tout le monde en profite. Allez, va te coucher, on en reparlera.

Mais comment dormir tranquille avec ça dans la tête?

12

Je passe les deux jours suivants dans un état proche du zéro. Je me sens minable, coupable, profiteur au point que j'évite systématiquement les miroirs, le reflet des vitres ou des flaques d'eau. M'sieur Victor ne comprend rien à mon attitude. Sans doute croit-il m'avoir froissé, blessé, si bien que, aussi embarrassés l'un que l'autre, nous passons notre temps à nous excuser de tout pour un oui ou pour un non. Afin de ne plus broyer du noir, je m'abrutis de travail, astiquant, cirant, vernissant à tour de bras jusqu'à m'écrouler de fatigue à neuf heures du soir, l'épaule à moitié démantibulée. Mon cœur gonfle, prêt à éclater. Il va bien falloir que je lui crache le morceau, que je lui avoue que je ne suis pas un orphelin, seulement un sale petit égoïste qui a fui sa famille sur un coup de tête. J'en suis malade de devoir le poignarder en plein cœur, mais je ne peux pas poursuivre mon

imposture éternellement. J'ai décidé d'attendre le dimanche soir pour lui révéler la vérité, après le marché de La Voulte, pour ne pas lui gâcher la journée. Et dimanche soir, c'Est-ce soir. Il est grand, le marché de La Voulte. On est arrivés dans les premiers, si bien qu'on a pu choisir un endroit formidable, en plein milieu. On a monté un stand impeccable et attrayant qui, pendant un moment, m'a fait oublier mes problèmes. Élisabeth nous a rejoints vers huit heures, alors que la foule commençait à s'engouffrer dans les allées. À présent, les chineurs se bousculent devant nous. Faut dire qu'on a de tout, à tous les prix, pour tous les goûts. M'sieur Victor sort son grand jeu, autant pour épater Élisabeth que pour appâter les clients. Il rebondit de l'un à l'autre, jamais à court d'une bonne réplique, d'une anecdote, d'une flatterie. On dirait un prestidigitateur faisant jaillir des lapins blancs de son chapeau. Élisabeth a l'air de beaucoup s'amuser.

-Victor, vous n'avez pas honte de raconter

tous ces boniments?
-Quels boniments? Tout est vrai!... Hep! Non, monsieur, la vieille dame n'est pas à vendre avec les dentelles!
Tout ce bonheur me rend malade. Si encore il pleuvait, que les affaires marchaient mal, j'aurais moins de peine à avouer mon abominable forfait. Mais là, sous ce soleil radieux, en voyant m'sieur Victor trôner en son royaume, du rire plein la bouche, de l'amour plein le cœur... C'est comme si je m'appêtais à l'abattre en plein vol.
-Ben alors, mon gars, t'en fais une tête!
-Moi? Non, ça va.
-Tu caches rudement bien ta joie. Tu sais, Simon, si c'est à cause de ce que je t'ai dit l'autre soir, rien ne t'oblige à accepter ma proposition, tu es libre.
-C'est ça, oui, je suis libre...
-Allez, profite un peu de cette belle journée. Va te balader avec le pitchoun, on est bien assez de trois ici. Tiens, prends ça et achète-lui des bonbons.
Qu'est-ce que j'aurais pu le trimballer, ce

môme, en poussette, dans les bras, sur mon dos, une vraie verrue! Et pourtant je me sentirais vraiment seul si je ne l'entendais pas gazouiller au-dessus de ma tête, juché sur mes épaules. C'est que ça commence à faire un bout de temps qu'on fait équipe, lui et moi. Je me demande qui des deux a le plus besoin de l'autre? J'ai tellement la trouille de parler à m'sieur Victor ce soir que je me ferais bien la malle avec le petit, là, tout de suite, sans rien dire à personne, sans laisser d'adresse... Je suis sûr qu'il a deviné à quoi je pensais, car je sens ses doigts collants de nougat m'agripper les cheveux comme un cavalier retient un cheval emballé.

-Mais non, rassure-toi, c'était pour rire...

Il n'en continue pas moins à m'empoigner les oreilles et à me donner des coups de talons pour me faire tourner à gauche. Qu'est-ce qu'il a vu? C'est la partie vide-grenier, là où ceux qui n'ont rien à vendre le vendent quand même sur un coin de mouchoir : une paire de lunettes,

un jouet cabossé, un dentier... Devant un de ces stands dérisoires, le gosse se met à s'agiter. Une fille, assise par terre, la tête dans les genoux, les bras serrés autour des jambes, propose en tout et pour tout une chaîne en métal doré avec une médaille de la Sainte Vierge et trois briquets Bic dans leur emballage de plastique. Le petit Victor s'énerve de plus en plus. Il me pisse dessus! Je le descends aussitôt et le maintient à bout de bras devant le pauvre étalage. Autour de nous, les gens qui assistent à la scène éclatent de rire. La fille lève la tête et pose son regard délavé sur l'enfant. Elle semble se réveiller d'un long sommeil. Elle ne bouge pas, mais un sourire naît sur ses lèvres, qui éclaire peu à peu son visage. Le petit Victor s'est emparé de la chaîne et tente maladroitement de la passer autour de son cou.

-Viens, Léo, viens, je vais t'aider.

Même sans ses lunettes noires, j'ai tout de suite reconnu le tee-shirt rouge, le jean et puis... C'est la mère de Léo, et tout na-

turellement mon “petit frère” s’avance vers elle en titubant et se jette dans ses bras. Je me suis accroupi devant eux, tandis qu’elle le câline serré sur sa poitrine. Je n’entends plus la foule autour de nous, ou alors très loin, comme la mer qu’on devine derrière une dune. Il se forme une sorte de bulle au-dessus de nous trois, qui nous isole comme un igloo, ou bien une de ces boules de verre qui se remplissent de neige quand on les retourne. La fille tourne vers moi ses yeux mouillés. Elle m’apparaît beaucoup plus jeune que dans mon souvenir, si pâle, si maigre...

-Il va bien?

-Très.

-Merci.

Léo suce la médaille de la Sainte Vierge, niché entre les genoux de sa mère comme il devait le faire dix jours auparavant.

-Je m’appelle Simon.

-Mélanie.

-C’est combien, les briquets?

-Trois euros.

-Je les prends. Maintenant que tu n'as plus rien à vendre, c'est plus la peine de rester là. Viens.

Mes sombres pensées se sont envolées. J'ai réuni la mère et l'enfant. Je suis une sorte de héros, un héros qui sent un peu le pipi, mais un héros quand même. Un jour, j'ai reçu une carte postale à Noël. On y voyait la Sainte Famille traversant le désert sous la pluie d'étoiles dorées. J'ai l'impression que c'est l'effet qu'on produit en arrivant tous les trois au stand de m'sieur Victor.

-Oh, nom de Dieu!... Tu l'as retrouvée?...

-Je vous présente Mélanie et... Léo.

Le temps s'est arrêter. M'sieur Victor, Élisabeth, Mme Deniau, et mêmes les clients qui ne comprennent pas ce qui se passe, tout le monde reste figé, comme sur une photo de classe. Mme Deniau reprend les choses en main :

-Victor, le monsieur demande combien coûte l'alambic.

-Il est pas à vendre... Enfin si, une seconde, j'arrive. Restez pas là, les enfants. Montez

dans le camion, on parlera de tout ça plus tard. Bon sang de bonsoir, quelle histoire, mais quelle histoire...
La crèche au mois d'août, dans un camion déglingué au marché de La Voulte, du jamais vu.

13

-C'est qui, tous ces vieux, ta famille?
-Une famille de naufragés. Et toi?
-Une naufragée sans famille.
-Orpheline?
-J'aurais préféré, mais non. T'as rien à manger? Je crève de faim.
Du panier-repas qu'Élisabeth a apporté, je tire du pain, du fromage, du saucisson. J'ai à peine coupé quelques tranches qu'elle se jette dessus, tout comme Léo, qui délaisse aussitôt la médaille de la Sainte Vierge pour téter une rondelle de saucisson. Ils rigolent. Ils pouffent en postillonnant, les joues gonflées, les yeux brillants. Mélanie porte une main à sa bouche.
-Excuse-moi, ça fait tellement plaisir de le voir rire et manger.
-Ça, pour manger, il mange! De tout. Tu savais qu'il adore le pain trempé dans l'huile d'olive?
-Non... Je lui donnais que des petits pots,

alors...
Son regard se perd un instant dans les brumes d'un passé qui m'est étranger. Puis elle revient vers moi sans prévenir :
-Ils sont cool?
-Qui ça?
-Tes naufragés.
-Oui. On est tous sur le même radeau, alors, forcément, ça crée des liens. Tu... Tout à l'heure, tu m'as reconnu?
-Pas tout de suite. Je ne voyais que Léo. Tout le reste était dans le brouillard. Après, oui, quand tu m'as dit qu'il allait bien.
-Pourquoi tu me l'as laissé, à moi?
-Je sais pas. Parce que tu étais là. T'avais une tête de grand frère. Mais bon, je n'ai pas vraiment réfléchi. À ce moment-là, je ne savais plus ce que je faisais.
À nouveau, son regard se voile. Puis son front se plisse :
-Mais au fait, comment ça se fait que tu l'aies gardé? T'as pas été à la police?
-Non. Je ne pouvais pas. Ça serait un peu long à t'expliquer. Mais tu n'as rien à

craindre de ce côté-là. Il n'y a que m'sieur Victor et moi qui sommes au courant.
-C'est le gros qui baratine?
-Vaut mieux l'appeler m'sieur Victor. Tiens, le voilà, justement.
M'sieur Victor apparaît entre les portes arrière du camion, pareil à un ours au seuil de sa caverne. Il nous regarde, Mélanie, Léo et moi, en palpant les bords de son chapeau pour se donner une contenance. Je le sens gêné, hésitant, le sourcil froncé, comme quelqu'un qui s'apprêtait à dire quelque chose, mais qui a oublié la commission. Je prends les devants :
-Ça marche comme vous voulez, m'sieur Victor?
-Y a pas à se plaindre. Et vous, vous n'avez pas trop chaud là-dedans?
-Non, on est bien.
-J'ai bien fait de me garer sous l'arbre. Tu lui as demandé si elle avait faim?
-Je m'en suis occupé.
-Dans ce cas... Il y a aussi de l'eau fraîche dans la glacière pour le pitchoun. À cet

âge, on se déshydrate vite.
Il n'ose pas regarder Mélanie. Il ne s'adresse qu'à moi. Mais c'est plus par timidité que par indifférence.
-Bon... De toute façon, on va pas tarder à replier. Je t'appellerai pour que tu me donnes un coup de main. Dis donc, avec Élisabeth, on s'est dit qu'on pourrait peut-être passer par chez elle en repartant. Vict...Léo et sa maman monteraient avec Élisabeth, et nous avec Mme Deniau, on suit dans le camion. Ça te va?
-Moi, je veux bien, mais Mélanie a peut-être d'autres projets?
Je me tourne vers elle. Elle a les mêmes yeux que Léo, le premier soir, lorsqu'il me fixait du fond de sa poussette.
-C'est où, là où vous allez?
-Pas très loin. Une grande maison.
-Je pourrais prendre un bain?

14

En trois mots, entre deux bouchées de taboulé, Mélanie nous déballe sa pauvre histoire, avec autant d'indifférence que s'il s'agissait de celle d'une autre. L'ennui au quotidien au sein d'une famille rigide, un bel Italien de passage, un ventre qui s'arrondit, le père furieux qui jette sa fille à la rue et l'inévitable dégringolade qui s'ensuit : pas de boulot, pas de toit, dix-sept ans, la vie sans mode d'emploi. C'est tellement affligeant de banalité que personne, autour de la table, ne se risque à aucun commentaire.

Après le bain, ses cheveux sont un peu moins tristes. Une brise légère leur a redonné du volume. Avec sa silhouette d'oiseau tombé du nid, on se demande comment elle a pu mettre au monde le petit garçon qui dort dans ses bras. Tout a l'air trop grand pour elle, les vêtements que lui a prêtés Élisabeth, l'enfant, même ses mal-

heurs.
Mme Deniau hoche la tête en débarrassant la table. Des phalènes attirées par la lumière viennent se brûler les ailes en crépitant contre le verre des lampes à gaz. La nuit est tombée sans qu'on s'en aperçoive. Quelque part, un crapaud fait des vocalises. M'sieur Victor, les coudes sur la table, la tête dans les épaules, fixe le fond de sa tasse de café comme s'il cherchait désespérément à y voir l'avenir. Élisabeth, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, souffle au ciel de longues bouffées de sa cigarette. Moi, je façonne ma quinzième boulette de mie de pain. Elisabeth écrase son mégot :
-Le temps tourne à l'orage.
C'est pratique, la météo, quand on n'a rien à dire et qu'on veut malgré tout rompre un silence embarrassant. M'sieur Victor saute sur l'occasion :
-Avec cette chaleur depuis un mois, normal. un bon orage, cette nuit, ne nous ferait pas de mal.
Des géants invisibles transbahutent de

lourds ballots de nuages noirs d'un bout du ciel à l'autre. Mon regard croise celui de Mélanie. Je suis sûr que, comme moi, elle se fout du temps qu'il fera demain. C'est loin, demain. il n'y a que les vieux pour y penser. Pour l'instant, elle est là. Elle a pris un bon bain, bien mangé et Léo ronronne sur son ventre. Il fait doux, la nuit sent la violette, c'est tout ce qui compte. Élisabeth se lève en se frottant les yeux :

-Il est tard, je suis moulue. Pourquoi vous ne dormiriez pas ici, ce soir? Il y a suffisamment de place pour tout le monde. Qu'en pensez-vous, Victor?

-Pourquoi pas?... Enfin, si ça ne vous dérange pas...

-Mais non, au contraire. Mélanie, voulez-vous m'aider à installer un lit pour le petit dans votre chambre?

Les deux femmes s'effacent dans la nuit. ne reste plus attablés qu'un vieil homme perplexe et un artiste alignant sa seizième boulette de mie de pain. la fenêtre de la cuisine est allumée. dans le rectangle jaune

citron, on voit s'agiter en ombre chinoise la silhouette de Mme Deniau. À l'étage, deux autres fenêtres s'éclairent simultanément. M'sieur Victor mâchonne son bout de cigare.

-Une maison, ça ne devrait jamais rester vide.

-M'sieur Victor, pourquoi vous ne l'avez pas engueulée, Mélanie?

-Et pourquoi je l'aurais engueulée?

-Un jour, vous m'avez dit que, si on retrouvait la mère du petit, vous lui diriez ses quatre vérité.

-J'ai dit ça, moi?

-Oui...

-D'abord, il y a pas quatre vérités, mais une, et elle est tellement triste qu'on n'a pas envie d'y croire. Une gamine paumée, qu'est-ce que tu veux que je l'engueule?

-Qu'est-ce qu'elle va devenir?... Et Léo?...

-Ah, tu m'embêtes, à la fin! Je suis pas Dieu le Père! Élisabeth et moi, on a bien notre idée mais, quand je t'en ai parlé, tu as fait une tête de six pieds de long, comme

si je te proposais je ne sais quoi d'impossible. Bon sang de bonsoir, cette bicoque, elle a du potentiel. Imagine le nombre de Simon, de Mélanie, de Léo qu'on pourrait y loger... Seulement, pour ça, il faudrait nous faire un peu confiance!
-Mais j'ai confiance en vous, m'sieur Victor.
-Ben alors?
-Alors, rien. Parlez-en à Mélanie.
-Ouais... Je préférerais que ce soit Élisabeth qui s'en charge. Je saurais pas parler à une gamine. C'est compliqué, tout ça... Pfff! On peut dire que j'ai gagné le pompon depuis que tu as déboulé dans ma vie! Je m'étais arrangé avec ma solitude...
-J'y suis pour rien! C'est le hasard.
-Il a bon dos, le hasard! File te coucher. J'ai besoin de faire le vide. J'ai la tête comme une pastèque. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il attend, ce foutu orage, pour laver tout ça à grande eau?

15

À force de dormir dans le hamac sur la terrasse, je n'arrive plus à fermer l'œil dans une chambre close. J'étouffe. Mais dehors, l'air est aussi oppressant qu'à l'intérieur, chargé de poudre noire. Pas la moindre brise. À vrai dire, je n'ai pas sommeil et je m'apprête à passer la nuit en apnée, sur les marches du perron. Je ne dois pas être le seul, car au-dessus de moi, d'un balcon, me parviennent les voix d'Élisabeth et de M'sieur Victor.

-Une gamine!... Vous l'avez vue, on dirait un chat qui vient de tomber dans une baignoire. Rien que la peau sur les os! Égarée, perdue, comment voulez-vous qu'elle s'occupe de Léo?

-Nous sommes tous des enfants d'enfants.

-Ah, pardon! À la naissance de Naïma, j'étais un homme, moi, et Fatou...

-Vous avez eu un enfant, Victor?

-Oui... Enfin, il y a longtemps... Excu-

sez-moi, mais je n'ai pas envie d'en parler ce soir.

-C'est moi qui vous prie de m'excuser, cela ne me regarde pas. Moi, je n'ai jamais pu avoir d'enfant. Je me suis arrangée pour combler ce vide en accumulant les activités, et puis le temps a passé, j'ai oublié... Mais depuis que je suis revenue dans cette maison, depuis que je vous ai vu avec Simon, le petit... toute mon enfance m'est revenue avec la force d'une vague. En entendant leurs rires résonner entre ces murs, il m'a semblé que le fantôme de ma solitude désertait les lieux pour faire place à la vie, une vie toute neuve, celle que je n'attendais plus. Alors j'ai l'impression que cette rencontre avec Mélanie, aujourd'hui, n'est pas un hasard. C'est la pièce manquante d'un puzzle qui se construit jour après jour dans ma tête et dans cœur. Ils ont besoin de nous, Victor, comme nous avons besoin d'eux pour ne pas finir nos existences recroquevillés sur nous-mêmes, seuls et inutiles. D'après ce que vous m'avez raconté

de l'arrivée de Simon et Léo dans votre vie, n'est-ce pas ce que vous avez aussi ressenti?
-C'est vrai. J'avais oublié ce qu'était une famille. Vous savez, Élisabeth, pour cette histoire de foyer d'accueil, je suis partant à cent pour cent, c'est une idée formidable. Mais eux, je ne sais pas ce qu'ils pensent. J'en ai touché deux mots à Simon l'autre soir. Il est rentré dans sa coquille, bouclé à double tour. Que craint-il? Que je le mette en cage?
-Il faut lui laisser un peu de temps. La vie lui a pas appris à faire confiance.
-Sans doute... Bien, je vais essayer de dormir un peu. Bonsoir, Élisabeth.
-Bonne nuit, Victor.
Je voudrais courir après lui, lui sauter au cou et lui dire que je suis mille fois d'accord pour qu'il m'adopte, mais aussitôt le visage de ma mère, ceux de mes frères et sœurs apparaissent, et la honte m'empoigne le cœur, le serre au point que je n'arrive plus à respirer. Les yeux brouillés de larmes, je fonce à la cuisine boire un grand

verre d'eau, puis un autre, comme pour me noyer à l'intérieur.

-Moi aussi, je crève de soif.

Mélanie se tient debout dans l'encadrement de la porte, les cheveux en bataille, vêtue d'un tee-shirt qui lui tombe aux genoux. Je lui sers un verre qu'elle avale d'un trait, assise sur le bord de l'évier.

-J'arrive pas à fermer l'œil.

-Moi non plus. C'est l'orage, l'électricité dans l'air.

-Peut-être bien. C'est vachement grand, ici.

-C'est une belle maison.

-Pas mal. Ça sent quand même un peu le vieux.

-Comment tu les trouves, Élisabeth, m'sieur Victor?

-Sympas. Un peu collants, mais sympas. Comment tu les as rencontrés?

-Comme toi, par hasard. Je venais juste de débarquer à Valence, je connaissais personne.

-Qu'est-ce que tu as pensé de moi quand...

quand je t'ai "confié" Léo?
-J'ai eu envie de t'étrangler.
Elle rigole en me regardant par-dessous sa mèche. Comment lui en vouloir? On dirait une petite fille qui vient de faire une bonne blague. Tant bien que mal, en évitant de m'étendre sur les raisons de ma présence à Valence, je lui relate les faits, ma nuit dans le labyrinthe des rues de la ville avec Léo, ma rencontre avec m'sieur Victor, l'annonce dans le journal, et puis la suite, jusqu'à aujourd'hui. Elle en reste bouche bée.
-Alors toi aussi, tu tailles la route?
-Ben oui.
-Dire qu'il y avait des centaines de personnes ce jour-là, à cet endroit, et que c'est sur toi que je suis tombée!
-Je ne m'en suis pas trop mal tiré, non?
-C'est vrai. Je te remercie eu du bol, quand même.
-Parfois, ça arrive.
-À moi, jamais.
-Ça peut changer. Tu as retrouvé Léo, tu

es là...
-Peut-être. Je resterais bien ici quelques jours.
-Ça ne devrait pas poser de problème.
-J'ai besoin de me retaper un peu. Je sais plus trop où j'en suis... Quand je me suis retrouvée seule, j'ai eu l'impression de tomber, tomber, dans un puits sans fond. J'ai cru que ça ne s'arrêterait jamais... Tu me redonnes un verre d'eau?
Au moment même où j'ouvre le robinet, la lumière s'éteint, un éclair zèbre la nuit, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Le ciel vient de céder. Un torrent de pluie s'abat sur le toit, des bourrasques de vent font craquer la charpente, d'énormes gouttes s'écrasent contre les vitres. Instinctivement, Mélanie et moi nous sommes rapprochés l'un de l'autre. Je sens sa main se glisser dans la mienne et ses doigts se crisper sur les miens.
-T'imagines que je pourrais être dehors avec Léo... Léo!...
Entre deux flashs de lumière bleue, je

la vois disparaître, une petite flamme blanche, dans la spirale obscure de la cage d'escalier.

16

Il a plu toute la nuit, et toute la nuit nous nous sommes relayés, chacun portant une bassine, un sceau, une cuvette afin de recueillir l'eau qui s'infiltrait par les innombrables trous de la toiture. Le grenier résonnait d'une drôle de musique composée de plic et de ploc qui créaient une symphonie de gamelles finalement assez jolie. À l'aube, nous nous sommes retrouvés dans la cuisine, où Mme Deniau avait préparé du thé et du café. Il pleut toujours, mais moins fort, comme si l'orage avait besoin de reprendre son souffle. Calé pas des coussins dans un fauteuil, Léo nous observe, les yeux écarquillés, en suçant son pouce. Faut dire qu'on doit avoir de sacrée touche, les traits tirés, les yeux cernés, le cheveu plat... Des rescapés d'une tempête, en piteux état, mais contents d'être toujours en vie. C'est curieux comme ce genre de situation critique peut rapprocher les gens. Il

n'y a plus de Monsieur ou de Madame, on s'appelle par nos prénoms et, malgré la fatigue, tout est prétexte à fou rire. M'sieur Victor, en vieux pirate, manie le couteau à pain comme un sabre d'abordage.

-Des typhons, j'en ai connu en mer de chine. Huit jours sur un radeau, avec juste mes chaussures à manger. J'imaginais que la semelle était une escalope et les lacets, des spaghettis pour pouvoir avaler. Je ne faisais plus que quarante-cinq kilos quand on m'a récupéré.

-Tu t'es bien rattrapé depuis!

-Rigolez pas, madame Deniau, c'est la vérité vraie.

-Ben voyons! À propos de vivres, il ne reste plus grand-chose ici. Si on ne veut pas manger de la soupe de godillots, va falloir faire quelque chose.

Élisabeth soulève un coin de rideau. Une lueur d'eau de vaisselle se déverse dans la cuisine.

-On pourrait profiter de l'accalmie, en espérant que la rivière ne s'est transformée

en torrent de boue.
-Une rivière, ce malheureux ruisseau!
-Vous riez, Victor, mais c'est déjà arrivé. L'eau ravine le flanc des collines et coupe l'accès à la route.
-Ne vous inquiétez pas. Avec le camion, on devrait pouvoir passer? Simon, tu te sens d'attaque?
-C'est quand vous voulez.
L'eau ruisselle sur le pare-brise. Les essuie-glaces, tout comme le moteur, refusent d'obéir. Malgré les menaces et les jurons proférés haut et fort par m'sieur Victor, le démarreur ne provoque pas le moindre hoquet.
-Nom de...! C'est l'humidité. Tu parles, le capot est aussi percé que le toit de la maison. Après une nuit pareille... Viens, on va voir dans quel état il est, ce foutu ruisseau.
La pluie persiste, lancinante, tandis qu'au-dessus des collines l'orage rassemble ses troupes. Au bout de quelque pas, mes chaussures se traînent chacune deux bons kilos d'une boue rouge et gluante. Ça col-

le, ça glisse, comme si la terre voulait nous gober. Enfin, au bout de l'allée de platanes, ce qui n'était qu'un filet ruisselant sur un lit de cailloux s'est transformé en un flot de gadoue tumultueux charriant tout ce qui passe à sa portée-racines, branches, souches. M'sieur Victor siffle entre ses dents :
-Alors là!...
-Et vous avez vu ce qui se prépare là-haut?
-Oui. Va falloir sonner la retraite, mon gars. C'est pas bon, tout ça. J'espère que le téléphone fonctionne encore...
À peine sommes-nous rentés à la maison que, après un coup de semonce, les nuages amoncelés se mettent à charger au-dessus de nos têtes pareils à un troupeau d'éléphants furieux. On a allumé du feu dans la cheminée, devant laquelle nos vêtements sèchent en fumant. Évidemment, le téléphone est coupé, si bien qu'il ne nous reste plus qu'à attendre la fin du déluge en regardant danser les flammes. Élisabeth Palansky, malgré son pull informe et ses bottes de caoutchouc, n'a rien perdu de ses

allures de grande dame, telle qu'elle était sans doute déjà petite fille, quand m'sieur Victor l'avait rencontrée.

-La plaine doit être inondée. L'hélicoptère des gendarmes ne tardera pas à nous secourir. C'est une question de temps. Madame Deniau, il doit rester des conserves quelque part, nous pourrions peut-être essayer de préparer un repas chaud. Victor, voulez-vous nous aider?

-Avec plaisir.

Devant la cheminée, il ne reste que Mélanie, Léo et moi, un embryon de famille. Au mot "gendarmes", j'ai vu le visage de Mélanie se fermer. Nerveusement, elle fait sauter le petit sur ses genoux.

-Si les flics débarquent, je fous le camp.

-Pourquoi?

-C'est mes oignons. Tu t'en fous, toi, des gendarmes? T'es en règle?

-Ben... Pas tout à fait non plus.

C'est vrai que, à bien y réfléchir, je n'y tiens pas trop, aux gendarmes. Ça ne peut pas s'empêcher de poser des questions em-

barrassantes, ces gens-là :
"Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous ici?" Fatalement, mon gros mensonge se retrouvera étalé au grand jour, et alors... Je ne veux même pas imaginer la tête de m'sieur Victor.
-Mais où tu veux aller, et comment?... Y a plus de chemin, que de boue et de la flotte partout!
-Le camion est pourri, mais l'Austin est en bon état. Je suis sûre qu'on peut passer.
-Tu veux piquer la voiture d'Élisabeth?
-T'as une autre solution?
-On peut pas faire ça! Ce sont nos amis, ils veulent nous aider...
-Arrête ton baratin! J'en ai suffisamment bavé pour savoir que, dans la vie, on ne peut compter que sur soi. Et encore... Personne te donne rien sans rien. Et puis d'abord, j'ai pas le choix. Si les flics déboulent, je pars directement en tôle, et Léo, en foyer d'accueil. Merci bien!
-Mais qu'est-ce que t'as fait de si grave?
-écoute, je te pose pas de questions, alors

tu n'en poses pas, d'accord? Toi, tu fais ce que tu veux, mais Léo et moi, on se tire.
Une petite vague au fond de ses yeux vient mourir au bord des cils...
-Tu va me balancer?
-Non...non. Mais c'est pas une bonne idée.
-Désolée, j'en ai pas d'autre. Je te remercie pour ce que tu as fait pour Léo, mais... J'ai pas le choix, je te dis. C'est la faute à pas de chance. Tu comprends?
Qu'est-ce que je comprends? Je ne sais plus où j'en suis. Je repense à ce que disait Élisabeth à m'sieur Victor hier soir, sur le balcon : "Nous sommes tous des enfants d'enfants". À l'instant même où j'ai retrouvé Mélanie à la brocante, j'ai su que ce n'était pas le hasard qui avait fait se croiser nos destins. C'est autre chose, autre chose que je ne connais pas, une force qui m'entraîne, encore plus puissante que celle du torrent, à laquelle je ne peux pas résister. Partir, fuir, trahir encore... Cette petite vague, je la sens aussi déferler en moi... Pourquoi faut-il décider chaque jour, pour

tout et n'importe quoi, choisir d'être d'un côté ou de l'autre? Comme j'aimerais être une simple branche emportée par le courant, qui se laisse faire sans se poser de questions!

17

Je le savais. Miraculeusement, nous avons réussi à traverser la rivière, mais au bout de deux kilomètres, après une longue glissage dans un virage, l'Austin s'est enfoncée dans le talus comme dans une motte de beurre. Mélanie a beau s'obstiner à faire hurler le moteur, les roues patinent dans la glaise sans nous faire reculer d'un pouce.

-N'insiste pas, Mélanie, on s'embourbe encore plus.

-Merde! Merde! Merde...

Le coup de poing qu'elle donne sur le volant lui arrache un cri de douleur :

-La vache! Je me suis démis l'épaule.

Pourtant le choc n'a pas été bien rude. À l'arrière, Léo et moi n'avons presque rien senti. Tout s'est passé au ralenti, comme si on avait été poussés par la force tranquille du destin.

-Faut laisser tomber, Mélanie. On a essayé, on s'est plantés, c'est tout.

-On continue à pied.
-Mais pour aller où? Tu vois ce qui tombe?
-Là-bas, vers les rochers, on trouvera un coin pour s'abriter.
-C'est idiot...
-T'es pas obligé de me suivre!
-OK. Calme-toi. On y va. T'as mal?
-Ça ira.
Faute de parapluie, nous nous protégeons du déluge en utilisant des sacs de plastique en guise de capuches et nous voilà partis, pataugeant dans la gadoue en direction des collines. Sur l'épaule gauche, je porte un baluchon dans lequel nous avons entassé un peu de nourriture et quelques affaires. Sur l'autre, je trimballe Léo, nez et sourcils froncés à cause des gouttes qui lui criblent le visage. Je ne sais pas trop à quoi il pense, je ne sais même pas s'il pense, mais il doit se faire une drôle d'opinion de la vie sur terre. Nous progressons péniblement : flaques d'eau, sol spongieux, éboulis de cailloux coupants qui roulent sous nos pieds, buissons d'épines qui s'accro-

chent, telles des griffes, à nos vêtements. Soudain, Mélanie s'arrête, un doigt pointé sur la plaine :

-Regarde!

Un hélicoptère de la gendarmerie baratte le ciel au-dessus de la maison d'Élisabeth.

-Ils ont pas perdu de temps. Faut arriver au pied de la falaise le plus vite possible. Là, ils pourront plus nous voir.

Grimper, grimper, grimper... ça paraît tout près et c'est toujours plus loin. Je commence à en avoir plein le dos, les bras, les bottes. Enfin, derrière un haie d'épineux, s'ouvre la bouche béante d'une sorte de caverne. À bout de force, trempés jusqu'à la moelle des os, nous nous y réfugions, serrés l'un contre l'autre, Léo au milieu, pour nos réchauffer. À nos pieds, la plaine n'est pas plus qu'un vaste lac où le ciel se reflète, blême, sans début ni fin. Après s'être posé tout près de la maison que nous avons quittée, l'hélicoptère reprend son envol vers d'autres destinations, des fermes isolées, pareil à un gros bourdon butinant

de-ci de-là. Léo commence à manifester le besoin urgent de manger. Tout est mouillé dans le sac, les biscottes sont aussi molles que des éponges. Le gosse n'en fait pas une affaire et absorbe sans broncher cette bouillie collante agrémentée de quelques cuillères de confiture. Puis il s'endort d'un coup sur les genoux de sa mère, l'air de dire : "Débrouillez-vous, tout cela ne me concerne plus". Mélanie a les traits tirés, les yeux brillants. Sa bouche n'est plus qu'une cicatrice. Avec ses mèches plaquées sur le front, elle me rappelle ce portrait de Bonaparte, dans mon livre d'histoire : Napoléon sur le pont d'Arcole.

-Ça va, ton épaule?

-Quand je bouge pas, oui. Et toi, comment tu te sens?

-Pas très fier de moi.

-Je sais pas. Pour voir jusqu'où on peut aller trop loin.

-T'aurais dû rester avec les autres.

Sans doute. Seulement, parfois, le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Du

fond du sac, je tire une plaque de chocolat et lui tends deux carrés. On mâche en silence. La pluie frange l'entrée de la grotte d'un rideau de perles liquides. J'ai l'impression d'être revenu à l'aube de l'humanité, à l'époque de Cro-Magnon, quand la nature était forte comme l'homme.

-Regarde la plaine. On dirait que le ciel est tombé sur la terre.

-Alors les anges vont se transformer en canards.

On ne peut pas imaginer pire situation que la nôtre et, pourtant, cette histoire d'anges-canards nous fait éclater de rire.

-Mélanie, c'est si grave que ça, ce que tu as fait?

-Une connerie. Antonio et moi, on devait partir, très loin. Mais pour ça, il nous fallait de l'argent. J'en ai piqué à mes parents. Trois mille euros.

-Et alors?

-Alors? L'autre salopard a foutu le camp avec. Voilà. Tel que je connais mon père, tu parles qu'il a porté plainte.

-Trois mille euros... On va pas bien loin avec ça.
-Tu peux le dire. À présent, loin, c'est ici. Je suis fatiguée.
-Endors-toi, je suis là.
Elle pose sa tête sur mon épaule, en respirant à petit coups. J'ai des papillons plein les yeux. Quarante-huit heures que je ne les ai pas fermés. La terre et le ciel se confondent. Plus de haut, plus de bas. La fatigue s'abat sur moi, aussi lourde qu'une couverture mouillée.
Un rayon de lumière vient me frapper en plein front, mais ce n'est pas celui di soleil.
-Du calme, mon gars on ne vous veut pas de mal. Ça va, rien de cassé?
-Mélanie... son épaule.
-t'en fais pas, on va s'en occuper.
Le faisceau de la torche m'éblouit. Je ne distingue que des ombres mouvantes devant l'entrée de la grotte. Une autre voie crie : "Chef! On les a trouvés, tout va bien". Tout va bien! Comme j'aimerais pouvoir en dire autant.

18

-Tu ne manges rien! Allez, reprends un merguez.

Ça me fait bizarre de me retrouver sur la terrasse de m'sieur Victor. Il me semble l'avoir quitté depuis des mois. Qu'est-ce le temps? Une heure passée à rigoler avec des copains et une heure à ouvrir la bouche chez le dentiste font bien toutes deux soixante minutes. Pourtant, la seconde paraît terriblement plus longue que la première. Alors, celles qui se sont écoulées à la gendarmerie, n'en parlons pas! J'ai l'impression de les avoir rêvées. Mon corps était présent, mais ma tête était ailleurs, je ne sais où. Les gendarmes n'ont pas été méchants, au contraire. Ils avaient plutôt l'air gênés, maladroits, surtout le chef, qui cachait son embarras derrière sa grosse moustache en me posant des questions auxquelles je répondais : "Oui", "Non", "Je ne sais pas", au petit bonheur la chance. C'était comme

s'il parlait une autre langue ou bien qu'il s'adressait à quelqu'un d'autre que moi.
-Prends ton temps, mon gars. Tu veux un coca? Un sandwich?
Au fil de l'interrogatoire, j'ai quand même fini par comprendre que, dès qu'elle s'était rendu compte de ma disparition, ma mère avait lancé un avis de recherche à mon sujet et sur les gendarmes l'avaient contactée pour la rassurer. Je pourrais lui téléphoner quand je le voudrais. Bref, pour moi, tout allait s'arranger.
-Et Mélanie?
-Pour ta copine, c'est un peu plus compliqué... Elle est dans le bureau à côté. C'est une histoire d'argent avec son père. Mais Mme Palansky est avec elle, ça devrait pouvoir se régler à l'amiable. S'il récupère son argent, il retirera sa plainte. Bon, je te laisse filer, tu es libre, quelqu'un t'attend. Mais plus de bêtises, hein? Plus de fugue ni de mensonges... Allez, va, je tai assez vu!
Sur un banc, dans le couloir, m'sieur Victor

se lissait la barbe. Il avait les yeux rouges comme s'il n'avait pas dormi depuis longtemps. J'ai eu l'impression de tomber du dixième étage et, s'il ne m'avait pas pris dans ses bras, je crois bien que je me serais évanoui.

-Grand couillon, va...

Sa grosse patte me tapotait le dos, tandis que j'éclatais en sanglots.

Le soleil a reconquis son royaume, il étire ses doigts rouges au-dessus de Crussol. J'avale ma dernière bouchée de merguez. M'sieur Victor, bras croisés sur la table, fixe le fond de son verre.

-Tu as bien dit à ta mère à quelle heure ton train arrivait demain?

-Oui.

-Ne le rate pas, hein!

-Non, m'sieur Victor.

-Foutu menteur! La pauvre, elle a dû se faire un sang d'encre. Enfin, tout est mal qui finit bien.

-Et Mélanie? Vous en avez discuté avec Élisabeth?

-C'est arrangé. Pauvre môme. Son père, tu parles d'un abruti! Il les aura, ses trois mille euros. La petite et le gosse vont s'installer chez Élisabeth le temps de se refaire une santé. Elles devraient bien s'entendre, toutes les deux. Au fond, elles ont fait la même bêtise au même âge. Les beaux Italiens, tu parles!... Mais toi, bougre d'âne, pourquoi tu m'as rien dit? Pourquoi tu m'as laissé croire que t'étais orphelin?
-Je voulais pas vous faire de peine...
-C'est réussi! Eh bien, maintenant, t'auras deux familles, ça sera ta punition.

19

Je n'ai pas voulu que m'sieur Victor m'accompagne à la gare. C'est triste de se quitter sur un quai, même si je sais qu'on ne tardera pas à se retrouver. Brocanteur, c'est un beau métier et comme je ne fais pas d'étincelles au collège... J'en ai parlé à ma mère, au téléphone. Elle n'a pas l'air contre. Et puis il y a Mélanie et Léo. Je me sens aujourd'hui gonflé d'une envie de vivre à fond chaque minute de ma vie. Je me demande si je suis pas en train de devenir un homme. Elle ne restera pas longtemps inoccupée, la maison de Mme Palansky, on va en faire un palais, un royaume!

Il me reste dix minutes à tuer en attendant mon train. D'un œil distrait, je parcours la couverture des revues qui s'étalent en devanture du kiosque, quand une main se pose sur mon épaule. Une petite vieille à cheveux bleus me sourit en tendant une laisse au bout de laquelle se trémousse un

minuscule caniche.
-S'il vous plaît, jeune homme, pourriez-vous me garder mon chien le temps de...
C'est comme si le film repartait à toute vitesse en arrière.
-Non... NON!!!
Je me demande ce que la dame a pu penser de moi en me voyant détaler à l'autre bout du quai...

Yakabooks, le livre pour tous

Yakabooks est une maison d'édition engagée, dont le but est de supprimer le premier frein d'accès à la lecture en proposant des œuvres de qualité, pour tous les âges, au prix unique de 2 euros.

Yakabooks, c'est un réseau de diffusion unique : libraires, petits commerçants… mais aussi des indépendants sur les marchés, dans les entreprises, les hôpitaux… qui complètent leurs revenus en exerçant une activité gratifiante et juste. Yakabooks, c'est avant tout une formidable aventure humaine, portée par deux amoureux de la lecture et de l'écriture, et une équipe d'auteurs et d'illustrateurs incroyables.

LES FONDATEURS

Julien Leclercq : auteur de « Journal d'un salaud de patron » (éditions Fayard, 2015). Ancien libraire puis journaliste, il dirige depuis 2010 l'agence de presse Com'Presse. Entrepreneur engagé et jamais très loin du monde de l'édition, c'est en toute logique qu'il souhaitait concilier ses deux passions avec ce projet innovant.

Lucie Brasseur : auteure des « Larmes rouges du citron vert » (éditions Prisma, 2014). Serial entrepreneure, elle intervient depuis 2012 comme conseil en communication, formatrice et attachée de presse. Passionnée de littérature, ses engagements militants et entrepreneuriaux ont toujours cherché à réduire les inégalités en matière d'accès à la culture.

www.yakabooks.com

Cet ouvrage a été mis en page par Marie Deceuninck à Agen.
L'impression a été réalisée par Maury, 21 rue du Pont-de-fer,
12100 Millau, en mai 2017 pour les éditions Yakabooks.
Contact : contact@yakabooks.com
Dépôt légal mai 2017.

Pascal Garnier est né à Paris en 1949. Après une scolarité aussi brève que mouvementée, il quitte à quinze ans le foyer familial et découvre le monde pendant quelques années. Il commence à écrire à l'âge de trente-cinq ans. À ce jour, il fait paraître une cinquantaines de livres. Il entre dans la vie des gens ordinaires et des égarés avec tendresse, lucidité et humour. Il vit en Ardèche et, quand il n'écrit pas, il voyage ou peint.

Imprimé en France

2€ N° ISBN 978-2-37763-014-1

9 782377 630141

Yaka books
EDITIONS
Le livre pour tous